

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 529—SAMEDI, 23 JUIN 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. EUGÈNE TURPIN



LES CADETS DU COLLÈGE SAINTE-MARIE, VAINQUEURS DU CONCOURS—Photo. J. N. Laprès

MONTRÉAL.—LE CONCOURS DES CADETS POUR LE DRAPEAU DU DUC DE CONNAUGHT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 JUIN 1894

SOMMAIRE

NOTE.—Chronique, par Catherine Parr.—Julien de Kéradeec, par Benjamin Sulte.—Concours des cadets, (avec gravures).—M. Eugène Turpin.—Notes et impressions.—Poésie : Me croiriez-vous, par Albert Ferland.—Nouvelle inédite : Un drame ignoré, par Pedro.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Primes du mois de mai.—Un conseil par semaine.—Poésie : L'auberge pauvre, par Jules Jouy.—La folie du docteur, par Léon Berthaut.—Faits scientifiques.—Les corbeaux, par Albert Monnot.—Récit d'un missionnaire.—Mots pour rire.—Le coin des enfants : Les deux roses ; Une agréable surprise ; Trois couverts et quatre convives, par Marie-Joseph Bidal ; Jolis mots d'enfants.—Le jeu d'Échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg ; Les mangeurs de feu, par A. Jacoliot.

GRAVURES.—Portrait de l'inventeur Turpin.—Montreal : Le concours des Cadets pour le drapeau du duc de Connaught ; Les Cadets du collège Sainte-Marie, vainqueurs du concours ; Les Cadets du Mont Saint-Louis ; Les Cadets Écossais ; Les Cadets du Mont Saint-Louis dans les exercices physiques.—La fanfare de la police de Montréal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A V I S

Notre agent, M. P. Henri, fait actuellement sa tournée. Il est muni de notre autorisation, et nous espérons que le public lui fera bon accueil et lui continuera son patronage.

L'ADMINISTRATION.



Tout le monde sait que les femmes ne veulent jamais être vieilles ; mais toutes n'ont pas l'esprit d'une très aimable vieille dame qui ne parle jamais du nombre de ces années, tout en ne cherchant pas à les cacher.

On la taquinait amicalement, un de ses soirs, sur sa manie de ne jamais dire son âge à personne.

—Je ne le sais pas, répondait-elle en riant.

—Allons donc, ce n'est pas vous qui pouvez avoir une telle ignorance, et vous savez trop bien compter pour cela....

—Oui, certes, répondit-elle ; je sais compter pour les choses qui ont besoin d'être comptées, et je compte mon argent, mes bijoux, mes revenus,

etc., etc., toutes choses que l'on peut perdre ou qui peuvent vous être volées ; mais comme je suis bien certaine que l'on ne me prendra point mes années, et que rien au monde ne peut me les faire perdre, j'ai perdu, moi, l'habitude de les compter, et je ne m'en souviens plus.

Tout le monde s'est mis à rire, et j'ai entendu dire, dans un coin du salon :

—Quand on a autant d'esprit que cela, on est toujours jeune.

* * Je viens d'entendre raconter une singulière histoire sur une demande de divorce, qu'un mari voulait intenter contre sa femme. Elle a été racontée par l'avocat même consulté à cet égard.

—Voici, dit-il, la très remarquable lettre que j'ai reçue.

« Monsieur, la première fois que j'ai rencontré ma femme dans le monde, j'ai été frappé par sa grâce, sa beauté, sa douceur, et je n'ai pas tardé à en devenir passionnément amoureux. J'avais été élevé avec mes sœurs qui s'occupaient, comme beaucoup de jeunes filles désœuvrées, du langage attribué aux fleurs, et je trouvais amusant et original de l'employer pour déclarer mon amour à Henriette.

« Je lui envoyai donc un bouquet composé de : —Souci, tourment ; bluets, mélancolie ; tulipe, déclaration ; bouton d'or, amour constant.

Elle me répondit en m'envoyant un autre bouquet composé de :

—Violette modeste - coquelicot, reconnaissance ; marjolaine, bonheur ; œillet, sentiment ; lilas, première émotion du cœur.

Immédiatement je lui renvoyai en échange :

—Amarante, immortalité ; myrthe, amour. Elle garda mon myrthe, c'était clair. Alors je renvoyai :

—Giroflée, beauté durable ; anémone, candeur ; lis, pureté. Elle me répondit par : renoncule, impatience.

Cette petite correspondance amena promptement notre mariage ; et, deux mois plus tard, nous déposâmes dans un vase, sur la cheminée, une belle branche de lierre, amitié.

Nais hélas ! tout ne devait pas être rose pour nous !

A la branche de lierre succéda bientôt le muguet indifférence ; puis le réséda, bonheur passager. Enfin, ma femme ne tarda pas à porter toujours un bouquet composé de narcisses, amour de soi-même ; pied d'alouette, légèreté, et amarylles, coquetterie. Dès lors mon cœur fut rempli d'absinthe, amertume, et de basilic, aversion.

Vous voyez, monsieur, que nul plus que moi n'a le droit de demander et d'espérer le divorce ?

—Qu'avez-vous répondu ? demanda-t-on à l'avocat.

—J'ai envoyé à mon nouveau client une branche d'olivier, paix ; et de grande lunaire, réconciliation. Mon bouquet a-t-il réussi ?—Je l'ignore encore.

* * Les hommes ne sont pas toujours galants et aimables ; mais quand ils ont tant d'esprit, on leur permet d'écrire, et on les laisse dire.—Voici donc ce que certain soir, écrivit sur l'album d'une dame, qui collectionne des poésies, un poète que les uns disent charmant, que les autres supportent... en riant.

LA FEMME

La femme, dans l'enfance est une fleur charmante,

Cultivons-la.

Dans son adolescence une barque flottante,

Arrêtons-la.

Dans un âge plus mûr une compagne aimante,

Adorons-la.

Dans la vieillesse hélas ! une charge pesante,

Supportons-la.

Aussitôt, tout le monde s'approcha pour entendre la lecture du bouquet à Chloris, et une vieille dame, après avoir entendu, s'écria avec une emphase comique, comme le fait Alceste après la lecture du sonnet d'Oronte :

—La chute en est jolie, amoureuse, admirable !

Lequel avait le plus d'esprit du poète ou de la vieille dame ?

* * Dans l'une de mes causeries, je ne sais laquelle, j'engageais les femmes à rester simplement loyalement ce que la nature les a faites, sans chercher à tromper par des moyens faux, qui ne trompent personne.

J'ai reçu il y a quelques jours, la visite d'une dame, qui eût pu être charmante, mais que sa figure irritée changeait en véritable furie.

—Je viens vous demander pourquoi, madame, me dit-elle sans préambule, vous me désignez ainsi dans vos chroniques, de façon à ce que tout le monde m'a reconnue, dans un portrait où vous parlez de femmes qui cherchent à tromper par de fausses apparences ?

J'ai eu beau protester de mon innocence, et m'excuser en disant que mes portraits ne sont que des généralités, je n'ai pu apaiser ma visiteuse, qui est restée farieuse contre moi et contre tous les journaux.

Cela m'a rappelé l'histoire de ce domestique, à qui son maître avait donné un soir un billet de théâtre.

Le domestique vit jouer une pièce dans laquelle se trouve un serviteur mal appris qui met, pour aller au bal, les pantalons et les gilets de son maître.

Le malheureux domestique arrive, le lendemain matin, tout éfiaré auprès de M. X. en s'écriant :

—O monsieur ! Pardonnez moi, je ne l'ai fait qu'une fois, je vous le jure !

—Quoi ? Qu'avez-vous fait une fois ? demande le maître qui avait donné le billet de théâtre.

—Croyez vous que je n'ai pas compris, monsieur, que c'était une leçon, que vous aviez voulu me donner ? Mais, soyez tranquille, je ne recommencerai plus !

Si ma visiteuse en colère, pouvait aussi ne plus recommencer !

Mais je ne puis m'empêcher de penser : Quelle bonne chose que ces portraits, puisque chacun s'y regarde, et s'y reconnaît !

CATHERINE PARR.

JULIEN DE KÉRADEC



PUISQUE vous me demandez, dans LE MONDE ILLUSTRÉ du 26 mai dernier, ce que j'ai appris sur Julien de Kéradeec, je vous dirai que, vers l'année 1860, j'eus connaissance d'un Français de ce nom, qui était au service d'une compagnie forestière, et je ne tardai pas à le rencontrer souvent.

Il s'était d'abord engagé comme simple bûcheron pour travailler dans un chantier du haut Saint-Maurice, mais un jour que le surveillant ou inspecteur en charge des chantiers de la maison Baptist était à la recherche d'un homme sachant l'écriture et le calcul, Julien se présenta et, en quelques minutes, lui fit comprendre qu'il était aussi instruit qu'intelligent. Par conséquent, on lui enleva sa hache et on l'arma de la plume de secrétaire et teneur de livres.

Il eut alors occasion de descendre aux Trois-Rivières et de faire apprécier ses excellentes qualités par nombre de personnes ; mais ni la vie de bureau, ni celle de la ville ne pouvaient lui convenir ; il était né pour l'isolement au milieu des grands bois.

A la façon de l'homme primitif, il obtenait, par la chasse et la pêche, ses trois ou quatre repas quotidiens. Le moindre abri lui suffisait. Pourvu qu'il fut libre de ses heures, entouré de montagnes, de forêts, de rivières et de lacs, son cœur était dans la jubilation.

Le culte de la nature s'élevait chez lui au-dessus de la richesse, des titres et même de la compagnie des hommes.

D'année en année, on le voyait aborder les Trois-Rivières, rempli de la bonne et franche

gâté qui le faisait ressembler momentanément à un citadin répandu dans le monde.

Peut être que, en ces occasions, il se lédomma-geait du silence prolongé qu'il avait dû tenir au sein de la vie solitaire.

Je ne doute nullement que, par la suite des temps, la légende de Julien de Kéradec ne prenne, sous une forme quelconque, sa place au foyer des habitants qui vivront dans les lieux où cet homme étrange a promené ses rêveries.

Le peuple ne s'imagine pas qu'il existe des indi-vidus revêches aux lois et conditions de l'existence sociale et par suite il est prêt à accepter comme des êtres en dehors du genre humain ceux qui s'é-loignent du commerce de leurs semblables pour se plonger dans les profondeurs des bois ou s'enfouir dans les montagnes.

Julien était de taille moyenne, trapu, la figure franche avec de beaux traits, l'œil vif, le sourire aux lèvres, la parole claire, la diction facile et l'a-bord de toute sa personne digne et cordial. Il était aimé de ceux qui le connaissaient.

Plusieurs fois j'ai eu la preuve qu'il avait fait d'abondantes lectures et qu'il possédait une mé-moire exercée.

Il ne m'a jamais raconté sa jeunesse, mais il affirmait venir de la Bretagne, ce qui du reste était visible à son accent.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas eu dans sa car-rière de ces faits mystérieux, qui l'auraient obligé à partir de France, sauf peut-être un amour con-trarié. En ce cas, il se serait retourné vers un plus grand amour encore, mieux approprié à son tempérament,—je veux dire les bois et la jouis-sance de la vie indépendante.

Néanmoins, je ne prétends pas dire qu'il a vécu comme un ours dans sa tanière et fuyant le monde civilisé. Tout en plaçant son quartier gé-néral au lac des Pins, il était agent des marchands de bois et voyait beaucoup de monde dans cette partie du Saint-Maurice, l'hiver surtout, lorsque les chantiers sont en pleine activité.

Si je connaissais l'adresse de sa famille, en France, je lui enverrais le présent article.

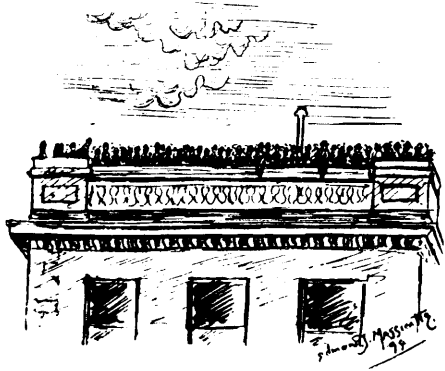
Benjamin Sulte

CONCOURS DES CADETS

(Voir gravures)

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que le duc de Connaught, lors de son passage à Mont-réal, il y a de cela bientôt trois ans, exprima au maire McShane son intention de mettre au concours tous les ans, pour les cadets, un magnifique drapeau qui serait ainsi pour eux un sujet d'ému-lation, et pour lui un tribut d'admiration payé à nos jeunes miliciens.

L'an dernier, les cadets des Jésuites remportè-rent d'emblée le drapeau, et cette année, quoique de nouveau vainqueurs, ils sont forcés d'avouer cependant que la victoire a été chèrement achetée

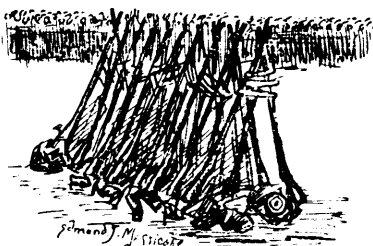


Le toit de l'aile gauche du palais de Justice

Le 8 juin dernier, dans l'après-midi, par une température des plus favorables, une foule énorme se pressait sur le Champ-de-Mars. Les fenêtres de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice, les

toits des maisons voisines et même celui de l'aile gauche du temple de Thémis, jusqu'aux poteaux de la lumière électrique, tout était rempli de spec-tateurs anxieux de connaître le résultat du con-cours. Les uns pariaient pour les cadets des Jé-suites, les autres pour ceux du Mont Saint-Louis, mais très peu pour les cadets Ecosseis.

A deux heures, les invités prirent place sur des sièges placés au pied des gradins. Nous avons remarqué parmi les invités, Son Honneur le maire Villeneuve et Mme Villeneuve, le lieutenant-colonel d'Orsonnens, D. A. G., le lieutenant-colonel Hough-ton D. A. G., le lieutenant-colonel Fletcher, C. M. G., le lieutenant-colonel Prévost, le lieutenant-colonel Stevenson, le lieutenant-colonel Turnbull, le capitaine Frenette, le sergent-major Roy, le lieutenant Beauchamp, le capitaine P. Trudel, le capitaine Fendlay, le capitaine Leslie, le lieutenant Collins, de l'artillerie de garnison, Mme Théo. Doucet, l'échevin et Mlle Farrell, l'échevin Robert, Mlle et l'honorable H. Mercier, Mme Desmarteau, Mlle Lacoste, le che-valier Gustave Drolet, M. D. Parizeau, M. P. P., M. Chs Desmarteau et Mme Desmarteau, M. Chs A. Wilson, les Rév. Pères Jones, Devlin et Garceau, jésuites, les Rév. Frères de Sainte-Croix et plu-sieurs autres citoyens.



Faisceaux d'armes

évolutions militaires. Leur capitaine, M. D'Odet d'Orsonnens, fils du commandant de l'Ecole mili-taire de Saint Jean, de sa voix forte et sonore, les dirigea avec une habileté remarquable et une pré-cision étonnante. La foule, par ses applaudisse-ments répétés et ses hourrahs prolongés, prouva son admiration à ces jeunes soldats.

Après eux arrivèrent les cadets du Mont Saint-Louis, dont les nouveaux uniformes ajoutaient à leur allure martiale. La foule les accueillit avec le même enthousiasme et admira la tenue mar-iale de ces jeunes soldats. Leur capitaine, M. M. Sul-livan, qui conduisait les manœuvres avec l'habileté et l'expérience d'un officier régulier, peut être fier de sa compagnie et doit espérer que, l'an prochain, elle remportera enfin le drapeau pour lequel elle aura tant travaillé.

Ensuite les ca-dets Ecosseis vin-rent faire leurs évolutions ; mais ils furent encore plus faibles que l'an dernier.

Enfin, la com-pagnie No 2 des Jésuites, compo-sée de petits bons-hommes, pas plus hauts que leur carabines, vint manœuvrer avec un entrain remar-queable.

Le concours était terminé, et vraiment, on ne pouvait, des ca-dets des Jésuites ou des cadets du Mont St-Louis, dire lesquels avaient remporté le drapeau.

C'est alors que l'excitation par-vint à son comble, et, malgré les poli-ciers, on rompaît partout les rangs afin d'entendre la décision du juge.

Quand les points eurent été comptés par le colo-nel Aylmer, le maire Villeneuve, le lieutenant-colonel Stevenson et le lieutenant-colonel d'Or-sonnens, et que le résul-tat fut fixé par eux, Mme Villeneuve prit le drapeau et le remit au capitaine d'Odet d'Orson-nens, de la compagnie No 1 des cadets des Jé-suites.



Une arrestation

L'enthousiasme attei-gnit alors son plus haut degré, et la foule ne cessa d'applaudir.

Aussitôt que le calme se fut un peu rétabli, Son Honneur le maire Villeneuve adressa la parole à tous les cadets et les complimenta sur leur tenue et sur la précision de leurs manœuvres.

Après plusieurs hourrahs pour le duc de Con-naught, pour la reine et pour le colonel Aylmer, juge du concours, la foule se dispersa et les cadets regagnèrent leurs quartiers.

Nous avons oublié de mentionner que la nou-velle fanfare de la police a joué pendant tout le concours ; ce corps de musique est déjà un des meilleurs que nous ayons à Montréal et MM. Hardy et Cordenier peuvent être fiers du succès de cette fanfare qui est leur œuvre.

M EUGENE TURPIN

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, en première page, le portrait de l'inventeur Turpin, qui vient d'attacher son nom à un nouveau scandale. Il y a trois ans, à la fin de mai 1881, il passait en justice et était condamné à deux années d'emprisonnement à la suite de la publication du pamphlet intitulé : *Comment on a vendu la mélinite*.

Mais le scandale d'antan n'est rien en compa-raison de celui qui vient d'éclater, grâce aux révé-lations d'un journal parisien, et qui a causé en France une émotion considérable.

L'acte dont l'inventeur Turpin viendrait de se rendre coupable serait un véritable crime de lèse-patrie. Découragé par les difficultés, les humiliations et les rebuffades, réduit à la misère, exaspéré par l'indifférence et l'injustice du gouvernement, il aurait vendu à un pays ennemi, l'Allemagne, le secret d'une invention sans précédent.

Il ne s'agirait rien moins que d'un engin d'appa-rence modeste, de maniement facile, et qui per-mettrait de pulvériser à distance des corps d'ar-mée, de détruire des forteresses et de rendre pour ainsi dire impossible toute résistance.

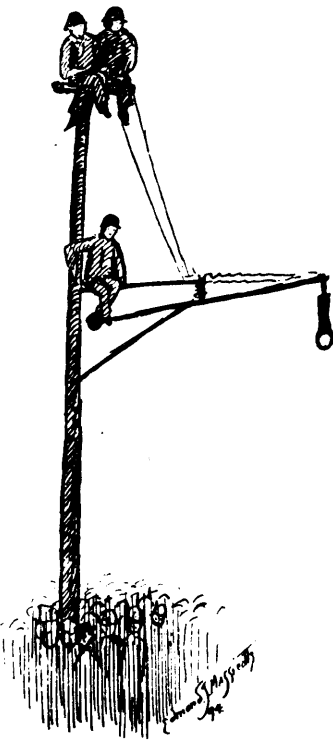
A quelles justes proportions doit-on réduire cette affaire si retentissante ? De quelle invention au juste s'agit-il ? Est-ce d'une machine de guerre redoutable ou d'une simple imagination ? Le secret en a-t-il été réellement vendu ? N'y a-t-il là, comme en émettent l'idée plusieurs feuilles très sérieuses, qu'une gigantesque réclame destinée à créer un mouvement d'opinion et à attirer sur l'inventeur l'attention des pouvoirs publics ? Si, comme nous l'espérons sans trop oser le croire, cette dernière hypothèse est la vraie, il n'en restera pas moins établi que de terribles responsabilités seraient en-courues par ceux qui, pour des considérations fuyées, refuseraient d'étudier avec le soin le plus minutieux toutes les propositions, même les plus extravagantes en apparence, qui leur sont faites pour assurer le salut de la patrie.

NOTES ET IMPRESSIONS

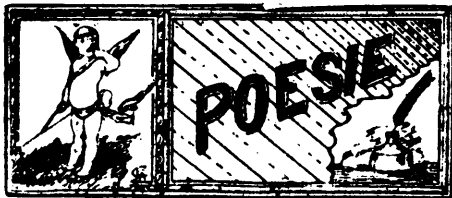
Le Français de Paris est bien meilleur qu'il ne veut le paraître.—Capt. DEVILLE.

Nos qualités disposent ceux qui nous approchent à nous aimer, et la foule jalouse à nous haïr.—Ls AIGOIN.

Il y a des gens qui passent leur vie à oublier de vivre : leur existence n'est qu'un lent suicide.—G.-M. VALTOUR.



Dans les poteaux de la lumière électrique



ME CROIRIEZ-VOUS?...

AUX JEUNES FILLES

Prometteur de féeriques choses,
Le monde en ses salons bruyants,
Rieur et sous des aspects roses,
Vous charme à ses propos galants
A ses fêtes il vous invite
Pour vous flatter par ses mots doux ;
Si je disais : Fuyez le vite !
Oh ! fuiriez-vous ?...

De ceux qui vous content fleurette
Si je disais, douces enfants,
Que nul n'a la bouche discrète,
Et que leur grands airs triomphants,
Le flux de leurs vaines paroles
Et leurs gaités et leurs courroux
Est le propre des têtes folles,
Me croiriez-vous ?...

Aussi naïves que gentilles,
Vous ne redoutez pas assez
Ceux qui se disent, jeunes filles,
Epris de vos beaux yeux baissés.
Si je disais, ô jouvencelles,
Que les plus d'ingénu de tous
Sont ceux qui vous trouvent si belles
Me croiriez-vous ?...

Quand s'illumina d'un sourire,
Eil en coulisse et bouche en cœur,
Votre ami s'empresse de dire
Le serment le plus enchanteur,
Pour vous faire croire qu'il aime,
Si je disais qu'à vos genoux
Il a ri de vous en lui-même,
Me croiriez-vous ?...

Oubliant qu'il est des caresses
Qui parfois font mourir les fleurs,
Vous permettez dans vos tendresses
Que l'on baise vos fronts rêveurs,
Si je vous disais que la femme,
Dans ces embrassements si doux
A très souvent terni son âme,
Me croiriez-vous ?...

Albert Gerland



UN DRAME IGNORE

I



ELLE n'avait jamais été riche, la veuve Laurin, mais elle eut ici-bas sa part de bonheur, alors que son mari, homme de peine aux ateliers de construction du Grand-Tronc, à la Pointe Saint-Charles, apportait régulièrement, sans en distraire une obole, sa paie bien mince qui commandait la plus stricte économie, si l'on ne voulait pas manquer de pain aux derniers jours du mois ; mais la paix était si profonde, l'on s'aimait tant dans ce petit cottage blanc qu'ils habitaient depuis plusieurs années, que les gens qui les connaissaient étaient presque jaloux de leur bonheur.

Ils avaient deux enfants, les époux Laurin ; un fils, Georges, et une blonde fillette qui s'appelaient Berthe. Jolis et intelligents comme deux chérubins, ils étaient la joie du foyer et l'espoir de l'avenir qui apparaissait tout ensoleillé à ce père et à cette mère endormis dans leur quiétude.

Le réveil devait être terrible. Un jour que Laurin s'en allait à son travail, passant sur la voie ferrée, une locomotive l'avait frappé, le projetant à plusieurs pieds de distance.

Des camarades, qui l'avaient vu trop tard pour le prévenir, vinrent à son secours, mais toutes tentatives pour le ramener à la vie furent vaines. Il était mort.

L'annonce de cette fatale nouvelle fut un rude coup pour la veuve et les pauvres orphelins. On pleura longtemps le père bien aimé, l'époux dévoué. Pais vint le calme qui succède aux grandes douleurs, supportées avec la résignation chrétienne.

L'on se reprit à vivre dans la villa blanche ; l'enfance oubliée vite et une mère vit tant par ses enfants.

Tout d'abord, on avait eu peur de la misère, mais un petit héritage arrivé à point avait permis à Mme Laurin d'élever ses deux enfants et de leur faire donner une éducation un peu supérieure à celle des gens de leur classe. Doués tous deux de réels talents, ils avaient fait l'orgueil de leur mère en rapportant chaque année des faisceaux de prix et de couronnes, preuves de leur bonne volonté et de leur conduite régulière.

A dix-neuf ans, Georges avait un emploi dans un grand établissement commercial. Il va sans dire que ses services étaient à peine rétribués ; dans le commerce, il est si difficile et il faut tant de temps pour obtenir un salaire convenable.

Cependant, Georges apportait chez sa mère, où il continuait de demeurer, les quelques dollars qu'il gagnait et le ménage, sans être riche, semblait jouir d'une honnête aisance. Cela ne suffisait pas pour la nature généreuse du brave jeune homme, il aurait voulu de suite un salaire d'homme pour pouvoir donner à sa mère et à sa sœur qu'il adorait, un foyer plus confortable, des habits plus riches, mettre enfin un terme aux privations qu'il avait conscience que sa mère s'était imposées pour lui et sa sœur.

Il rêvait un petit paradis terrestre où ils auraient vécu heureux tous trois, sans souci du présent ni de l'avenir, mais l'argent manquait, et il en gagnait si peu.

Bien des fois, il avait tenté d'obtenir une position plus lucrative, ses efforts avaient été inutiles, il avait fini par se lasser et par prendre patience. Avec le temps, il monterait les degrés de l'échelle des salaires et alors, il donnerait suite à ses projets d'un bon fils. Quoique résigné, cela lui paraissait bien long à venir, si long que parfois, il se sentait gagner par le découragement.

Un soir qu'il était sombre et morose, sa sœur qui connaissait la cause de ces heures mélancoliques, voulant le distraire, lui proposa de faire avec elle une promenade au dehors, il accepta.

On était au mois charmant de l'année, on sentait le printemps, le renouveau ; l'air était imprégné de parfums pénétrants, ceux des bourgeons qui s'ouvrent et des fleurs nouvellement écloses. C'était un de ces soirs où ceux même qui sont malheureux trouvent qu'il fait bon de vivre, où le pauvre ne craint plus le froid et où la nature sourit à tous indifféremment.

Berthe, toute joyeuse, accrochée au bras de son frère, cherchait à le dérider, mais sans y parvenir. C'était à peine s'il répondait par monosyllabes à ses gais propos, puis la jeune fille, attristée elle-même par ce chagrin, marcha à son tour silencieuse.

Le carré Viger était le but de leur excursion ; quand ils y arrivèrent, il y avait déjà une foule de promeneurs qui le sillonnaient en tous sens en causant avec animation. En ce temps-là, l'une des bandes de musique de la cité y venait presque tous les soirs faire entendre au public les plus nouveaux airs de son répertoire.

Ce soir-là, il n'y avait pas encore de musiciens, mais ils arrivaient parfois assez tard dans la soirée.

—Allons-nous attendre ? demanda Berthe à son frère.

—Comme tu voudras, répondit Georges, mais tu dois être fatiguée, allons nous asseoir là-bas, il y a un banc vacant.

Lorsqu'ils furent installés, le jeune homme se reprit à rêver en regardant passer la brillante jeunesse qui les entourait. Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient là, quand il aperçut tout près d'eux, trois jeunes gens qui parlaient à demi voix. Inconsciemment, il prêta l'oreille.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, la conversation qu'il entendit ne pouvait manquer de le frapper.

—Ainsi, tu nous quittes Harry, disait un des jeunes ; n'y aurait-il pas moyen de te faire remplacer ce soir ? Nous nous étions promis tant de plaisir, et voilà que tu nous déçoit !

—Non, mon cher Alfred, ce que tu suggères est impossible. La compagnie est à court de bras, et de ce temps-ci les chefs ne badinent pas sur le sujet de : *Not on hand for duty*. Il me fait peine, croyez-moi, d'être forcé de vous quitter, mais, de deux maux, je choisis le moindre ; vous savez qu'on ne trouve pas tous les jours un emploi qui nous rapporte soixante-quinze dollars chaque mois, et il vaut la peine qu'on le conserve

—Tu as certainement raison, reprit le premier interlocuteur ; au revoir, alors.

—A bientôt, termina Harry.

Et il s'éloigna.

En passant près de Georges et de Berthe, il salua légèrement, puis lorsqu'il fut un peu plus loin il se retourna pour voir de nouveau le tableau qui l'avait charmé au passage.

—Qui donc est cet homme qui vient de te saluer et qui se retourne comme pour nous revoir ? demanda Berthe à son frère.

—Je serais bien en peine pour te dire son nom, ma chère petite : je ne le connais que de vue. Il achète chez nous. J'ai eu souvent l'occasion de le servir et nous avons parfois échangé des paroles banales. Nous nous saluons sur la rue, c'est tout ce que j'en sais. Mais, est-ce que tu aurais remarqué qu'il est bel homme ? Je vois que tu le suis du regard ! Ah ! je dirais que tu es précoce, fillette.

Et il eût un petit éclat de rire, le premier de la soirée.

Quand à Berthe, elle avait rougi légèrement et avait pris la main de son frère pour l'entraîner auprès des musiciens qui avaient commencé à accorder leurs instruments.

A onze heures, ils rentrèrent chez eux. Georges, moins taciturne, et la fillette plus heureuse qu'au départ.

II

A quelques jours de là, Georges Laurin était assis à son comptoir en attendant que quelques clients vissent l'occuper. Il songeait à ce qu'il avait entendu ; il se souvenait de ce que celui qu'il avait entendu nommer Harry, avait dit : " Une position qui rapporte soixante-quinze dollars par mois," et il faisait le rapprochement d'une autre partie de la phrase : " La compagnie est à court de bras." Il se creusait la tête pour deviner quelle pouvait être la compagnie qui manquait d'employés et ce que devaient faire ces employés, puis il se prenait à faire de nouveaux projets. Sans doute, ce Harry viendrait encore, le hasard les ramètrait en présence, et alors il tâcherait d'obtenir discrètement quelques renseignements.

—Qui sait, pensait-il, si je ne touche pas à la réalisation de mon rêve. Un bon salaire, un foyer moins pauvre !

A peine cette pensée avait-elle traversé son esprit qu'il tressauta à la vue de l'homme même dont il venait d'évoquer le souvenir. Il était là, posé en client, attendant qu'on le serve.

—Que faut-il pour vous, monsieur ? demanda Georges d'une voix légèrement tremblante.

Il lui semblait que cet homme voyait dans son âme et qu'il était venu parce qu'il était désiré ; cependant, un instant suffit pour lui rendre le calme, et il s'empressa d'apporter les marchandises demandées.

—Beau temps, fit Harry, en examinant les cravates diverses, éparses sur le comptoir. Je prendrai ces deux-ci, l'une de couleur sombre pour les jours de travail et l'autre pâle pour la promenade

—A propos, continua-t-il, vous étiez en charmante compagnie l'autre soir au carré Viger. Quel joli minois blond ! Quels yeux de gazelle.... Après vous avoir dépassés, je me suis retourné pour vous revoir et je vous avoue qu'à ce moment là j'étais presque jaloux de vous ; vous ne m'en voudrez pas, j'espère, c'est une manie chez moi, je jalouse tous les couples d'amoureux que je rencontre sur ma route.

—Amoureux ! exclama Georges dans un éclat de rire. Quelle farce ! c'était ma sœur, une fillette de seize ans, qui m'accompagnait.

—Votre sœur ! fit Harry avec surprise, puis il ajouta après une hésitation : Elle n'en est pas moins charmante, mais je la croyais plus âgée.

Les cravates achetées étaient là, dextrement enveloppées, il paya et allant sortir, quand Georges l'arrêta.

—Pardon ! fit-il, je m'en vais du même côté que vous, vous n'avez pas d'objection à ce que nous cheminions ensemble, n'est-ce pas ?

—Oh ! certainement non, répondit Harry, au contraire, votre compagnie m'est très agréable et j'ai déjà pensé que je serais heureux de vous mieux connaître, vous comprenez que je n'en fuierai pas l'occasion. C'est si ennuyeux, cette ville, quand on est seul ; j'y ai bien quelques camarades mais pas d'amis à proprement parler.

—Y a-t-il longtemps que vous habitez ici ?

—Bientôt trois ans. C'est comme si je venais d'arriver tant je m'ennuie parfois, nous sommes si esclaves, nous, employés des chemins de fer. C'est à peine s'il nous est possible de sortir en ville—comme on dit—une ou deux fois par mois. Il nous faut toujours être sur le qui-vive et prêts à partir au premier appel des chefs, qu'il se fasse entendre le jour ou la nuit.

—Quel est donc cet emploi qui demande votre présence à des heures si irrégulières ?

—Je suis conducteur sur les convois de marchandises ; je suis employé par la compagnie du Grand-Tronc. Pais, changeant de ton, il ajouta : Je dois vous quitter ici, à moins que vous veuillez rentrer chez moi, je demeure à dix pas dans cette rue.

—Merci ! Ma mère et ma sœur m'attendent pour prendre le repas du soir.

—A plus tard donc ; venez me voir, je me nomme Harry Doucet, je demeure chez Mme Duprat, No 181, rue Albert.

—Et moi, je suis Georges Laurin. Voici mon adresse. Et il tendit sa carte à Harry Doucet et ils se séparèrent.

Pedro

(A suivre)

CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

Eratus Wiman a également été trouvé coupable. Il va en appeler de ce jugement.

* *

La fête patronale de l'Union Saint-Pierre a été célébrée, dimanche le 10 courant, avec un grand éclat.

* *

Hooper, dont le procès retentissant est connu de tout le monde, a été trouvé coupable de tentative d'assassinat sur la personne de sa femme et condamné à vingt-cinq ans de pénitencier.

* *

Une explosion de dynamite a eu lieu, mercredi dernier, au Coteau du Lac, tuant trois ouvriers en blessant plusieurs.

* *

Le Sénat Français a voté l'établissement, en France, d'une fête annuelle en l'honneur de Jeanne

d'Arc. On élèvera, en outre, à Rouen, une statue en l'honneur de l'héroïne Française.

* *

Montréal n'aura pas d'exposition cette année, Québec devant avoir la sienne dans le courant de septembre prochain.

* *

Un terrible incendie s'est déclaré, la semaine dernière, à Panama, consommant plus de deux cents maisons.

* *

Le Dr Nettleton, qui a opéré M. Gladstone et lui a rendu la vue, recevra \$10,000 comme prix de ses services.

* *

Un éboulis vient de se produire à Saint-Pierre de Montmagny, au bord de la rivière du Sud. Deux propriétés, appartenant à MM. A. Gagné et Ls Létourneau, ont été légèrement endommagées.

* *

Par suite des terribles inondations qui dévastent la Colombie Anglaise, 15,000 personnes se trouvent sans abri et dans la plus profonde misère !

* *

L'île Verte a été le théâtre d'un grand incendie, vingt-cinq maisons ont été totalement détruites. Les pertes sont considérables et il y a très peu d'assurances.

* *

Comme nous en avions annoncé la rumeur dans un numéro précédent, le R. P. Langevin, O. M. I., a été nommé co adjuteur de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface.

* *

La peste noire fait, en Chine, de terribles ravages. Dans un seul hôpital, on a fait demander deux mille cercueils, et ce nombre va être bientôt insuffisant.

* *

Le Pape a été choisi comme arbitre dans un différend survenu entre le Chili et le Pérou. Il s'agit d'une délimitation de frontières, au sujet de laquelle on n'a encore communiqué aucun détail au public.

* *

Une erreur nous a fait dire, dans un numéro précédent, que le R. P. Bourion, dont nous publions alors le portrait, était curé de Gladstone : il est curé doyen de Ménominée. C'est M. Becker qui est curé de Gladstone.

* *

Le club de natation de l'île Sainte-Hélène a maintenant ouvert son bain au public. La chaude saison battant son plein, c'est le moment d'encourager les promoteurs de l'entreprise qui se proposent de faire de nouvelles améliorations.

* *

Des troubles civils, qui pourraient avoir de graves conséquences, ont éclaté au Maroc, où deux fils du Sultan récemment décédé, se disputent le trône paternel. Les puissances Européennes ont envoyé des navires de guerre pour surveiller de près la situation.

* *

Un journal français ayant annoncé que des sacrifices humains avaient été faits au Dahomey à l'occasion du couronnement du nouveau roi, le général Dodds, conquérant du Dahomey, a déclaré que cette nouvelle était fautive, les Français ayant aboli pour jamais ces coutumes monstrueuses.

La Saint-Jean-Baptiste aura, cette année, ses feux de Saint-Jean dans toutes les paroisses de la province. Des signaux seront donnés du haut des montagnes de Montréal, de Belœil et de Saint-Hilaire. Soixante coups de canon tirés sur le sommet du Mont Royal annonceront l'ouverture de la grande fête canadienne-française !

* *

C'est la maison Laprés et Lavergne qui nous a communiqué les vues que nous publions aujourd'hui, avec le compte-rendu du concours pour le drapeau du duc de Connaught. Nous rendons hommage à cette maison qui a su se faire, dans notre ville, une réputation qui lui est enviée par beaucoup et nous la remercions de son gracieux concours.

* *

Samedi dernier, à onze heures, la Compagnie des vins de Bordeaux avait réuni dans ses caves, 30, rue de l'Hôpital, les représentants de tous les journaux de Montréal. Ces messieurs ont pu déguster les excellents vins français importés par cette compagnie et vendus, ici, à un prix très peu élevé : \$3 la douzaine. Quand le traité franco-canadien sera chose accomplie, ce prix baissera encore et permettra aux familles de remplacer sur leur table la bière ou l'eau par un excellent claret. Nous présentons à la nouvelle compagnie tous nos souhaits de réussite.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Bissonnette, 268, rue Rivard ; Albert Gravel, 78, rue Montana ; Madame Bellerose, 156, rue St-Laurent ; Elzéar Gauthier, 6, carré du marché St-Laurent ; Dame Délima Beauchamp, 505, rue Craig ; Dame R. Simard, 352, rue, St-André ; J. P. Abelle, 56½, rue Montcalm ; Auguste Cusson, 237, rue Brébeuf ; J. E. DesRochers, 282, rue Jacques-Cartier ; Dame Joseph Genest, 321c, rue Rachel.

Québec.—B. A. Juneau, 89, rue Latourelle ; A. Faner, 374, rue St-Joseph, St-Roch ; W. Laflamme, 124, rue Bédard St-Sauveur ; Joseph Targson, 24, rue St-Jean ; Joseph Jolicœur, 59, rue de la Chapelle, St-Roch.

Lévis.—Octave Jacques.

St-Henri de Montréal.—Dame Clément Lafleur, 119, rue St-Augustin.

Citavia.—Jos. Larose, 168, rue St-Patrice.

Hull.—A. Laverdure.

Outremont.—Louis Saint-Jean.

Newburg, Ont.—L. Bredonnaz.

Cap Santé.—J. O. Godin.

Trois-Rivières.—D. E. Toupin.

Biddefort, Maine.—Dr. J. C. Marquis.

Worcester, Mass.—Madame Alice O. Dubé.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

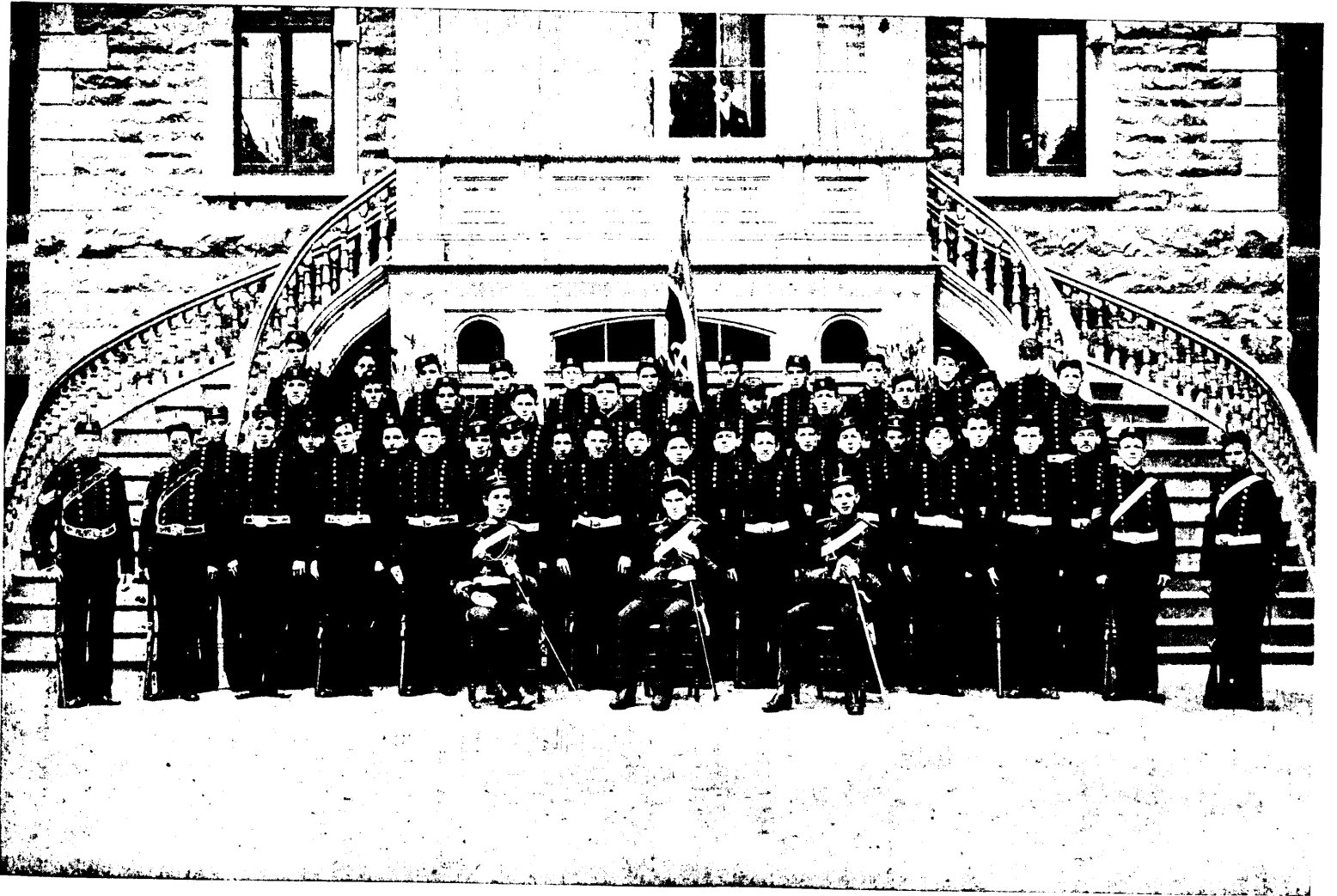
Pour arrêter les seignements de nez—Il suffit tout bonnement de faire mouvoir vigoureusement les mâchoires comme en mâchant de la gomme ; si c'est un enfant, donnez-lui un morceau de papier à mâcher vivement.

C'est le mouvement de la mâchoire qui arrête l'écoulement du sang.

Ce remède est si simple qu'on serait tenté d'en rire, mais, assure-t-on, il n'a jamais manqué de faire effet, même dans les cas les plus graves.

Nous reproduisons la pensée suivante parue dans notre dernier numéro et que des erreurs typographiques ont rendue presque inintelligible :

L'amour et la sympathie, de même que la foi, naissent spontanément et indépendamment de la volonté. On ne peut pas plus les commander que les combattre ; cependant, l'absence de l'un ou de l'autre de ces sentiments chez une personne qui en est elle-même l'objet, produit chez celle qui l'éprouve la haine ou le mépris, suivant le cas, transformant ainsi les plus beaux élans du cœur en leurs passions ou leurs sentiments contraires, et cela parce que deux personnes, du reste irréprochables, n'ont pas pu se comprendre. C'est déplorable pour le bonheur de l'humanité. — JESSE GENEST.

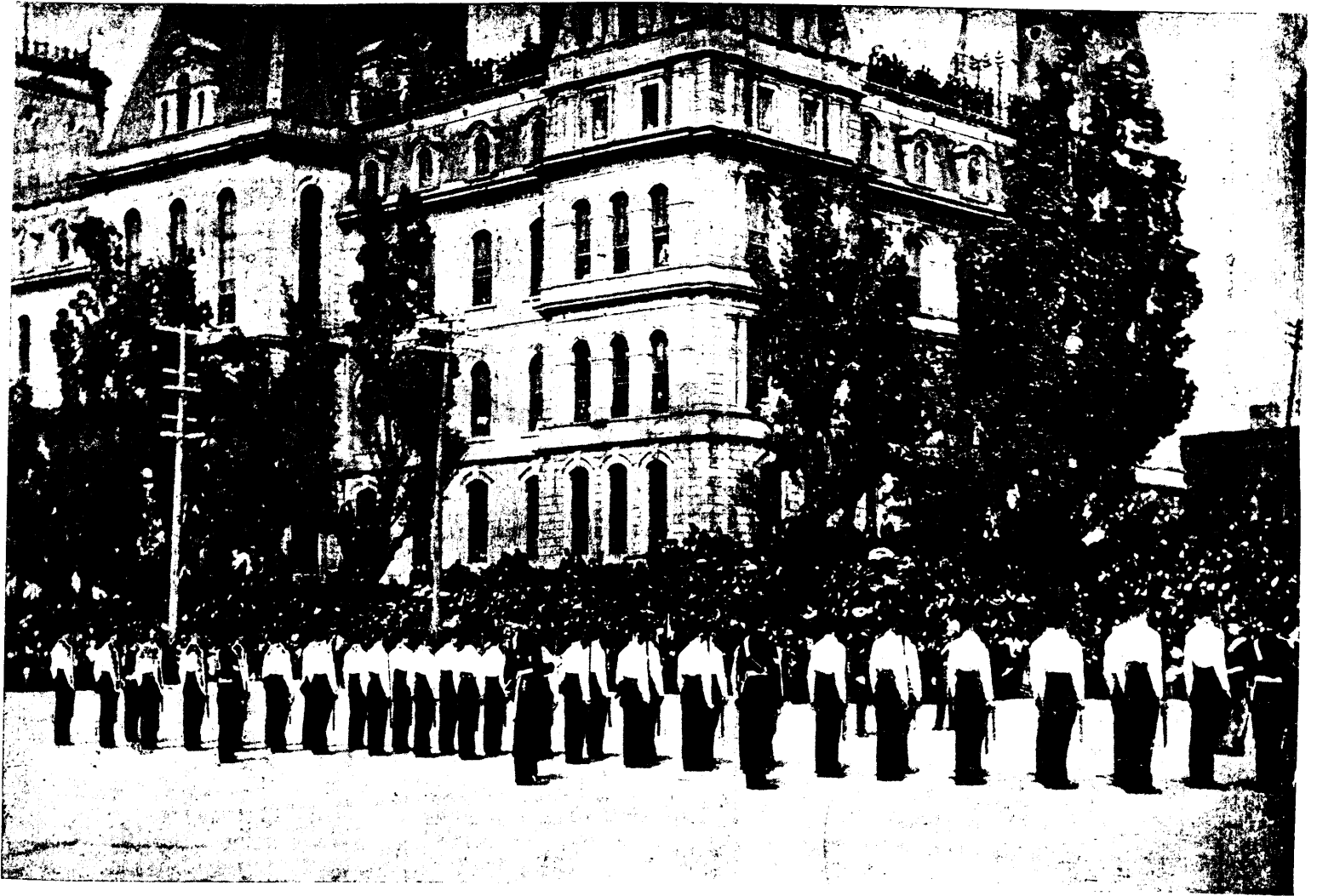


LES CADETS DU MONT SAINT-LOUIS—Photo J. N. Laprés

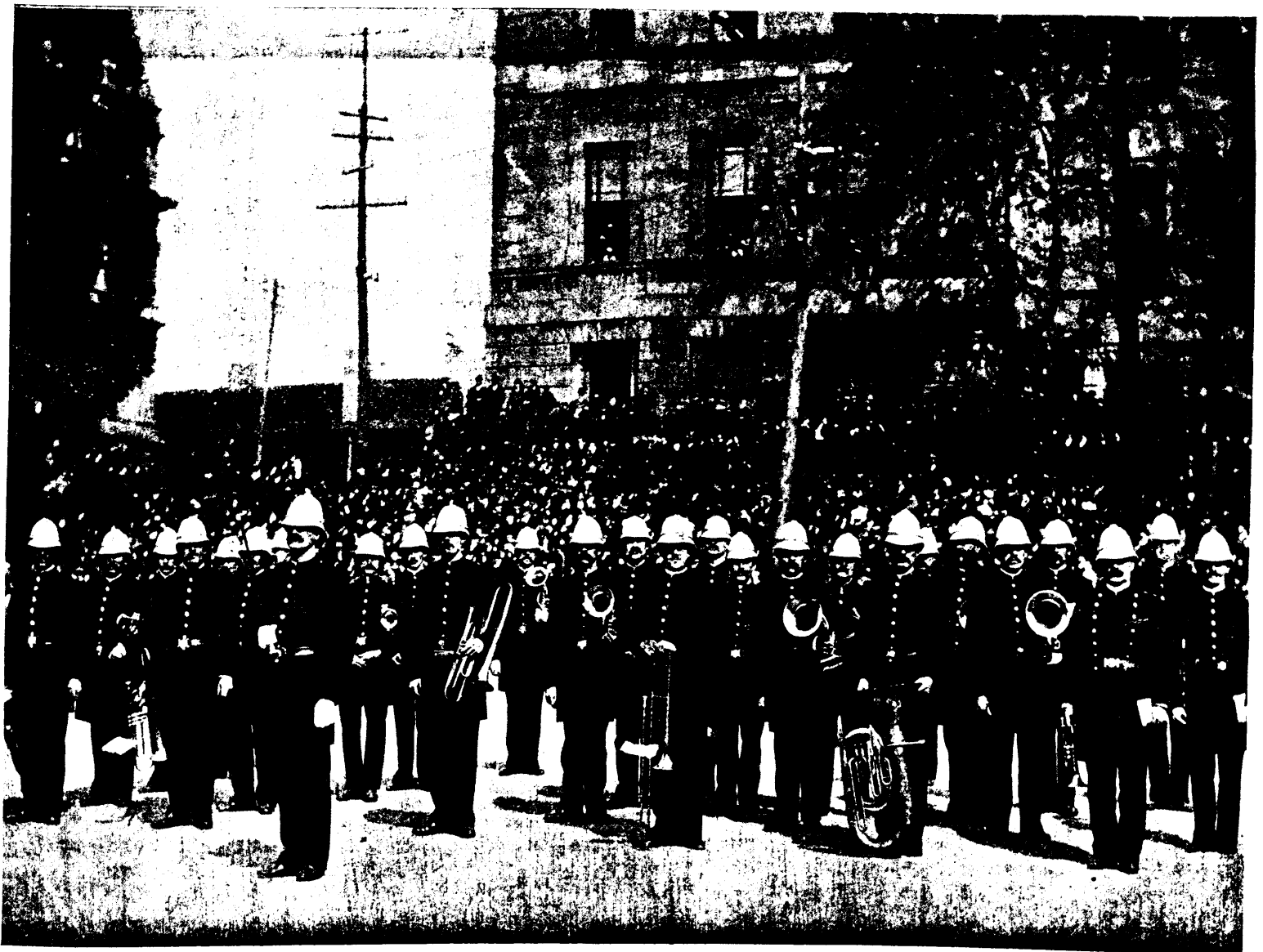


LES CADETS ÉCOSSAIS—Photo. J. N. Laprés

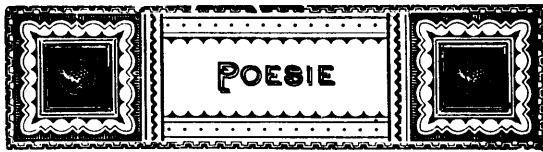
MONTREAL.—LE CONCOURS DES CADETS POUR LE DRAPEAU DU DUC DE CONNAUGHT



MONTREAL.—LES CAETS DU MONT SAINT-LOUIS DANS LES EXERCICES PHYSIQUES, SUR LE CHAMP-DE-MARS .



LA FANFARE DE LA POLICE DE MONTREAL.—Photo. J. N. Laprés



L'AUBERGE PAUVRE

Jadis, un homme voyageant
A pied, à travers le Hanovre,
Afin d'épargner son argent,
Entra dans une auberge pauvre.

Or donc, dans cette auberge-là,
Les voyageurs, chose nouvelle,
Mangeaient tous dans le même plat
Afin d'épargner la vaisselle.

En guise de morceaux de choix,
On leur servait quelques boulettes
Qu'ils saisissaient avec leurs doigts,
Afin d'épargner les fourchettes.

Puis ils allaient, malgré leur faim,
Terminant cette maigre orgie,
Se coucher tout de suite, afin
D'économiser la bougie.

No re homme, jusqu'au lendemain,
Alla dormir dans sa chambrette,
Dans un lit grand comme la main,
Rembourré comme une galette.

Jusqu'à dix heures du matin,
Le voyageur ne fit qu'un somme,
La servante, au minois matin,
Par les pieds vint tirer notre homme :

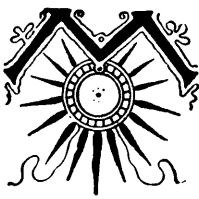
—Monsieur, c'est l'heure du réveil !
—Eh ! laissez-moi dormir, ma mie,
Car sur l'article du sommeil,
Je n'entends pas l'économie !

Du dormeur bravant le courroux :
—Levez-vous ! répète la bonne,
On ne peut pas manger sans vous :
Du déjeuner la cloche sonne !

—Non ! je n'ai pas faim ! laissez-moi !
Veuillez me lâcher ou je tape !
—Il faut vous lever ! Mais pourquoi ?
—Vous êtes couché dans la nappe !

JULES JOUV.

LA FOLIE DU DOCTEUR



AMAN, le docteur Pierre, veut-
tu que j'aïlle ?

Et Georges, l'enfant gâté
de mon ami X...., trépi-
gnait en battant des mains.

Je courras à la fenêtre : un
homme en noir, aux cheveux
blancs, aux traits jeunes ce-
pendant, s'était arrêté sur le
trottoir, prodiguant les baisers à toute une troupe
de bambins. Cet homme pleurait et souriait à la
fois.

Du regard, j'interrogeai le papa de Georges.

—Une brève mais terrible histoire !

Ayant fait signe à sa femme de laisser partir
Georges, X.... me raconta ce qui suit :

* *

“ Le vautour des ténèbres venait de prendre à
la gorge et d'étouffer, en quelques nuits, presque
tous les enfants en bas-âge de notre petite ville.

On en vit même de sept et huit ans périr de la
mystérieuse étreinte. Nous étions terrifiés : on
n'osait pas même prononcer le mot de “croup,”
tant les cœurs étaient affolés.

Ce fut une belle époque dans la belle vie du
docteur Pierre. Quoiqu'il eût une charmante pe-
tite fille de six ans, pleine de toutes les grâces de
l'esprit naissant et des charmes du corps, malgré
sa femme qui prétendait l'empêcher de voir ses
petites malades, lui, convaincu de l'importance de
sa tâche, il ne manquait pas un appel. De nuit
comme de jour, il partait aussitôt que prévenait.
Et plus d'une fois, ce fut à son dévouement, à une

opération rapide et habile, qu'une mère dut le
bonheur de garder son enfant.

* *

Le docteur apporta t il chez lui le germe de la
maladie ? Ou bien, la cause cachée, qui surprend
tant d'êtres innocents dans leur sommeil, a-t-elle
suffi à déterminer la catastrophe ?

Ce que l'on sait bien, c'est que ce soir là, M.
Pierre était rentré chez lui vers onze heures, ex-
tenué.

Il dormait à poings fermés, l'esprit et le corps
las, quand, il fut brusquement réveillé par sa
femme :

—Entends-tu ?

—Non.... quoi ?

—Ecoute....

Dans la chambre contiguë, la petite Jeanne
“chantait.”

D'un bond, le docteur fut près d'elle, calme d'es-
prit devant la poignante réalité, mais troublé jus-
qu'au fond du cœur par la question qu'il se posait
à lui-même :

L'opération était argente ; réussirait-elle ?

M. Pierre, ayant jugé qu'il n'aurait même pas le
temps de faire appeler un de ses confrères, sonna
Jules son cocher et consigna la mère dans sa
chambre.

A ce moment, nous a dit Jules, le front du père
était baigné de sueur, les mains étaient assurées,
la lèvre seule tremblait.

M. Pierre prit Jeanne dans ses bras et la porta
sur la table d'une salle voisine.

Là, en moins de temps qu'il en faudrait pour la
décrire, l'opération fut faite.

Pendant huit jours, avec des alternatives de
mieux et de pire, M. Pierre conserva quelque es-
poir. Le neuvième au soir, la fièvre augmenta :
le pauvre père s'assit au chevet de l'enfant chérie,
sûr de la mort prochaine, l'agonie au cœur, et le
sourire aux yeux pour regarder la petite.

Car elle ne voulait voir que lui, la chère mi-
gnonne ; et quand la respiration devenait plus
difficile, c'était dans le regard de son père qu'elle
cherchait un remède à la souffrance.

Le docteur, tenant dans ses bras la tête de sa
bien aimée, penchait sur elle sa figure pleine de
rayonnante bonté, tandis qu'au dedans de lui ricanait
la voix cruelle de la Mort.

Chaque fois que, dans un spasme, la petite, in-
stinctivement, se portait vers lui comme pour crier
“au secours !” le père, se penchant davantage,
disait avec son calme héroïque :

—Patience, ma Jeannette, patience ! Tu seras
bientôt guérie : je te le promets. Tu as confiance
en ton petit père, n'est-ce pas ?

Longtemps il la tint ainsi, lui disant mille pa-
roles d'espoir dont il ne pouvait rien croire, hélas !
Et depuis longtemps elle avait cessé de vivre, qu'il
lui parlait encore, terrassé.

Quand il s'en aperçut, il l'enleva du lit, puis,
comme on fait d'un enfant au maillot, et jusqu'au
matin, il la berça, retrouvant dans sa tête blan-
chissante les refrains que jadis lui avait chantés
sa mère ; de temps en temps les sanglots l'arrê-
taient et ses larmes tombaient, silencieuses, dans
l'abîme de son désespoir.

Oh ! l'horrible nuit, où sa méchante femme osa
lui reprocher d'avoir tué leur fille ! Ce fut la su-
prême douleur de M. Pierre....

Et voilà pourquoi, depuis l'événement fatal, sa-
chant que plus jamais un enfant ne le consolera
de ses fatigues et de ses tristesses, le docteur em-
brasse les anges de la terre, en songeant à son
ange du ciel.

Leopold Northcott

Dieu a créé le chat pour donner à l'homme le
plaisir de caresser le tigre.—VICTOR HUGO.

Il y a autant de socialismes que de socialistes.—
PAUL DE CASSAGNAC.



ASTRONOMIE

Détermination des changements du pôle terrestre au moyen des mires méridiennes.—Le mouvement du pôle terrestre a été découvert à la suite des changements observés dans les latitudes des différents Observatoires, et jusqu'à présent on ne l'a étudié qu'en partant de ces changements. M. Sokolof a eu l'idée de déterminer la valeur de ce mouvement par une autre méthode, par les changements de l'aximut des objets terrestres, notamment par les changements de l'aximut des mires méridiennes de l'Observatoire de Poulkova. L'auteur a utilisé, pour son travail, les observations faites pendant sept années (1880-87). Le problème consistait à séparer, dans l'aximut des mires, les différences provenant du mouvement du pôle terrestre de celles qui sont produites par le mouvement, assez complexe, des mires elles-mêmes. Il a fallu faire des calculs nombreux ; l'exactitude du résultat démontre la valeur de la méthode employée, même appliquée à d'anciennes observations.

ORNITHOLOGIE

Nid de corneille en fer.—Il y a trois ans, M. W. G. Macmillan trouva, à Calcutta, dans un vieux arbre que l'on venait d'abattre, un curieux nid d'oiseau formé en grande partie de fragments de forts fils de fer entrelacés, semblables à ceux qui réunissent en faisceaux les barres de fer pour le transport. Ces différents fragments, aussi gros que de forts fils de télégraphe, de grande longueur et de grand poids, se tenaient ensemble par leurs propres irrégularités. A cette époque, il ne put identifier le constructeur de ce singulier nid. L'année dernière, son attention fut attirée par le vol pénible d'une corneille portant dans son bec un objet paraissant exceptionnellement pesant. Il la guetta jusqu'au moment où celle-ci, effrayée par une cause quelconque, laissa tomber sa proie, dont M. Macmillan s'empara aussitôt. Or, ce n'était rien moins qu'un fil de fer contourné, mesurant environ 3 pouces de longueur, 1 ligne de gros-
seur et pesant près de 56 grammes.

Ces observations révèlent un fait nouveau dans l'histoire de l'architecture des oiseaux, et montrent le poids que peut enlever une corneille des Indes.

MÉDECINE

Le traitement de la diphtérie par la lumière.—Les colonies des bactéries de la diphtérie soumises à l'influence de la lumière ne prospèrent plus et même périssent. Ce fait donne à penser à M. J. Erede que la lumière électrique pourrait être donnée un moyen d'arrêter le développement des fausses membranes en projetant les rayons d'un puissant foyer de lumière électrique dans la gorge, d'autant, dit-il, que les tissus sont pénétrés par la lumière dans une certaine mesure. Maintenant, est-il possible d'envoyer les rayons d'un foyer électrique dans la gorge par la bouche ? M. Erede rappelle que l'on a éclairé des cavités intérieures, soit directement par des lampes à incandescence, soit en utilisant la réfraction totale, en employant une tige de verre éclairé à un bout et transportant la lumière à l'autre bout. En tous cas, il pense que des essais pourraient être tentés dans ce sens, et il invite les praticiens à chercher des moyens d'exécution et à les mettre en œuvre.

MÉTÉOROLOGIE

Les taches du soleil et le temps.—Le numéro d'avril du *Das Wetter* contient une note de M. P. Polis, sur les taches du soleil et l'état du temps, basée sur les observations faites pendant soixante-

quatre ans à Aix-la-Chapelle (1830-93). L'auteur a relevé le nombre des taches du soleil, en même temps que les températures moyennes annuelles d'hiver et d'été, le nombre des orages, la quantité annuelle des chutes de pluie ; il a réuni toutes ces valeurs dans un tableau graphique. L'examen des courbes fait voir que, antérieurement à l'année 1878, les températures moyennes annuelles et de l'été décroissent avec une augmentation du nombre des taches et que, au contraire, on constate un accroissement de la température moyenne annuelle et de l'été avec la diminution des taches.

Les courbes des températures d'hiver suivent à peu près la même loi. Mais depuis 1878, les courbes des températures sont renversées ; une décroissance du nombre des taches correspondant à une chute de la température et *vice versa*. La courbe des pluies est assez irrégulière, mais elle semble, contrairement aux résultats que l'on avait admis, qu'elle est de sens contraire à celle des taches. Le nombre des orages croît généralement avec la décroissance des taches et *vice versa*.

BACTÉRIOLOGIE

Influence de la lumière sur les bactéries.—Dans une conférence, faite récemment à l'Institut royal de Londres, sur l'action de la lumière sur les bactéries et les champignons, le Pr Marshall Ward a rappelé que c'est un fait acquis depuis longtemps que les bactéries ne prospèrent pas à la lumière solaire comme dans l'obscurité. On a, de plus, démontré que ce sont les rayons lumineux et non les rayons calorifiques qui les affectent, mais jusque dans ces derniers temps, on n'avait pas déterminé quels sont, parmi les rayons lumineux, ceux qui causent la mort aux bactéries. Le Pr Ward expose plusieurs des expériences qu'il a instituées dans le but d'élucider ce point. En protégeant des bactéries contre l'action directe du soleil au moyen d'une solution de bichromate de potasse (qui arrête les rayons bleus du spectre), on constate que les bactéries se développent aussi bien que dans l'obscurité. Exposées pendant des heures dans un verre à la lumière du spectre solaire, on voit les bactéries rester insensibles aux rayons rouge, orange, jaune et ultra-violet, tandis que le bleu les tue. Le conférencier a fait ensuite passer sous les yeux des assistants une photographie obtenue en faisant passer la lumière à travers un négatif superposé à une plaque portant des colonies de bactéries. Dans les parties obscures, on trouva des bactéries vivantes, tandis que dans les parties éclairées, toutes les bactéries étaient mortes. Le Pr Ward a ensuite décrit les méthodes qu'il a employées pour étudier le taux de développement des bactéries prises individuellement dans différentes espèces de lumières ; en général, ces résultats confirment ce que la sagesse des nations nous dit quant aux effets hygiéniques de la lumière solaire ; mais on ne saurait les considérer comme concluants pour toutes les variétés de microbes avant qu'une expérience approfondie n'ait tranché la question pour chacun.

LES CORBEAUX

I



TOUTE la journée, on avait vaillamment combattu.

L'infanterie avait donné, baïonnette basse, sous les volées de mitraille ! la cavalerie avait fariusement chargé dans des masses noires où elle avait fondu.

La canonnade avait cessé : la bataille était finie....

Aux sommets s'accrochaient les dernières lueurs du jour, alors que la vallée déjà s'emplissait d'ombre, et dans les lointains empourprés par le couchant les régiments s'enfonçaient tristes, mutilés, vaincus.

Couronnant les crêtes de la ligne de collines barrant l'horizon, ce qui restait de cavalerie attendait, sabre au poing, face à l'ennemi, que le mou-

vement de retraite se fût prononcé, que les frères de l'infanterie et de l'artillerie fussent à l'abri des obus prussiens.

Dans la plaine, labourée par la mitraille et inondée de sang, un grand calme régnait maintenant, que troublaient par intervalles les gémissements des blessés et les hennissements plaintifs des chevaux éventrés.

Immobiles, silencieux, nos cavaliers fixaient obstinément le versant opposé, au sommet duquel apparaissaient les casques à pointe.

Si les Allemands, s'acharnant à la poursuite des vaincus, franchissaient cette limite et osaient descendre dans le vallon, on chargerait, on chargerait encore, on chargerait toujours, tant qu'il en resterait un !

La boucherie, la boucherie horrible et sublime, recommencerait....

II

Au fond de la vallée, un capitaine d'infanterie blessé venait de reprendre ses sens, pénétré jusqu'aux moelles par la fraîcheur du soir.

Après s'être péniblement soulevé et appuyé sur le coude, il inspecta les environs de son ceil abo-

Devant lui, car il était tombé en faisant face, il aperçut confusément les masses ennemies garnissant les hauteurs, et un éclair de rage et de désespoir alluma ses yeux noirs.

Avec effort il tenta de se déplacer ; sa main fouilla le sol et y ramassa une loque informe maculée, lacérée.

Puis, son regard mi-éteint fouilla l'horizon opposé.

Il aperçut, démesurément grandis par le couchant en feu, de fiers escadrons déployés en bataille : dans les rayons obliques du soleil déclinant, hommes et chevaux prenaient de fantastiques proportions, et les brises du soir, en se jouant dans les crinières, semblaient avoir mis en mouvement la phalange de géants.

Comme s'il présentait être le jouet d'une illusion, l'officier se laissa lourdement tomber à terre et colla son oreille contre le sol.

Le susurrement des ruisseaux, la triste mélodie des grands arbres, le soupir de soulagement de la terre surchauffée sous la caresse des brises crépusculaires, l'indéfinissable et suave symphonie que chante la nature à l'aube comme aux approches de la nuit, purent donner le change à ses sens engourdis : il crut à une chevauchée lointaine, à une marche en avant d'une colonne de cavalerie s'approchant, s'approchant....

— Ils viennent ! murmura-t-il ; vive la France !

Eh, ayant replacée sous son corps la précieuse loque, il s'étendit de nouveau sur le sol et s'évanouit....

III

Quand il revint à lui, la nuit avait envahi la plaine ; les escadrons resplendissants et superbes avaient disparu, et l'officier se demanda s'il n'avait pas rêvé ; à travers le vallon où dormaient les morts et gémissements les blessés, des lumières couraient, comme des feux follets dans une nébrosité.

— Tonnerre ! que j'ai soif ! gronda une voix dans la nuit, à quelques pas de l'officier.

— Qui vive ? questionna le blessé.

— France !... Se cuirassiers.

— France ! répéta l'officier d'une voix attendrie, comme un enfant à son réveil dit : " Maman ! "

— Et vous ? demanda la voix.

— 56e de ligne.

— Vive la ligne !

— Vivent les cuirassiers !

— Les cuirassiers sont morts ! fit l'homme d'une voix étranglée. Morts au champ d'honneur ! Il n'en reste plus !....

Eh, après un silence :

— Vous êtes blessé ! interrogea-t-il avec un effort qui lui arracha une plainte.

— Une balle dans la poitrine ; mon compte est bon !

— Moi, j'ai une jambe qui s'est séparée de moi, le bras gauche cassé, une fièvre de cheval.... Ah ! mais je n'en puis plus !... La soif m'étrangle, mille tonnerres !

Quelques instants après, le capitaine entendait le cuirassier, en proie au délire, commandant :

— Escadrons !... chargez !....

— Pauvre garçon ! murmura-t-il, oubliant ses propres souffrances.

IV

Il fut réveillé par un bruit de voix allemandes.

Ses yeux, en s'ouvrant, furent éblouis par la lumière d'une lanterne qu'on dirigeait sur lui. L'homme qui portait le falot avait l'uniforme prussien ; sa manche était ornée du brassard des ambulanciers.

Si affaibli qu'il fût, l'officier comprit : les Allemands ramassaient les blessés et inhumait les morts.

Il eut un sursaut qui le désigna à l'attention des soldats ennemis.

— En voilà un qui n'est pas mort ! fit le portefa lot dans sa langue.

Un officier s'approcha :

— Un capitaine, dit-il ; qu'on l'emporte !

Le blessé fit, de la main, un geste de refus :

— Merci ! C'est inutile. Je n'en ai pas pour une heure.

— Ah ! il paraît que vous entendez l'allemand, vous !... Eh ! moi, je vous dis que vous en réchapperez.... N'est ce pas, docteur ?

Un médecin qui accompagnait les brancardiers examina sommairement la blessure et eut un hochement de tête significatif.

— Vous voyez bien ! fit aussitôt l'officier français ; je vous dis que je suis tué !

— Mais pas du tout ; allons !

Des brancardiers s'avancèrent.

— Non, fit, l'officier avec effort, vous ne m'emmenerez pas !

— C'est ce que nous allons voir !

— J'ai tout autour de moi des camarades auxquels vos soins seront utiles : relevez-les, et ne vous arrêtez pas à mon cadavre !

— Nous perdons notre temps ! maugréa l'officier prussien.

Les brancardiers firent encore un mouvement.

— Je vous dis que je veux rester là.... Vous entendez ?... Je suis tué !... Je ne veux pas être emmené en captivité.... Je veux mourir là où je suis tombé !....

De ses mains crispées l'officier semblait vouloir s'accrocher au sol qu'il avait si vaillamment défendu.

— Ces Français ! fit le Prussien en haussant les épaules, il faut qu'ils posent jusqu'à la dernière minute !... Knevez ! commanda-t-il en détournant la tête.

— Ah ! bandits !... râla le blessé.

Il chercha son sabre pour se défendre, se dressa à demi, et rebomba comme une masse sur le sol, les membres raidis par l'agonie....

Alors, les ambulanciers le soulevèrent pour le transporter, et celui qui tenait la lanterne poussa un cri de triomphe....

Sous le corps du capitaine, il venait de ramasser un lambeau de drapeau prussien, arraché pendant la lutte....

— Ah ! ah ! s'exclama l'officier allemand, je comprends son entêtement, maintenant ; il voulait s'endormir sur son trophée !

— Laissez donc dormir les morts ! gronda une voix râlante à quelques pas ; dépouillez les cadavres, corbeaux ! mais ne les insultez pas !....

V

Voilà comment, en 1870, un drapeau prussien fut repris sur les Français !

ALBERT MONNIOT.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Damont, libraires, 1826 Steine Catherine

LE COIN DES ENFANTS

LES DEUX ROSES

Rose, un beau matin de printemps,
Se promenait dans la prairie.
Elle aperçut, toute fleurie,
Une rose aux tons éclatants.

—Comment te nommes-tu ? dit-elle
Belle fleur au parfum si doux ?
—J'ai le même beau nom que vous....
Rose je suis, mademoiselle.

—Viens avec moi, dans ma maison,
Dit l'enfant en cueillant la rose
Et la belle fleur fraîche éclosa
Fut arrachée à son buisson.

C'est plus qu'une fleur ne supporte,
Elle mourut languissamment :
—C'est d'être loin de sa maman,
Dit la fillette, qu'elle est morte.

On tenta de la reporter
A l'arbre où Rose l'avait prise
Mais en chemin souffla la brise
Qui, dans les airs, vint l'emporter.

L'un après l'autre les pétales,
En un tourbillon gracieux,
Prirent leur essor vers les cieux,
Comme un vol de papillons pâles.

Mais leur parfum, pendant des jours,
Embaumait toute la fillette.
Ainsi d'une âme très parfaite
Le souvenir reste toujours.

D. MON.

UNE AGRÉABLE SURPRISE

Hélène a déjà près de douze ans.
C'est honteux à dire, mais cette fillette n'aime
point le travail.

Afin d'engager Hélène à entreprendre de délicates
broderies, sa marraine lui a offert pour ses
étrennes une ravissante corbeille à ouvrage, où,
symétriquement, parmi les paquets d'aiguilles, sont
rangées bobines de soie de couleur, fils de toutes
sortes et laines de toutes nuances.

Mais ni la couture, ni le crochet, ni même la
tapisserie n'ont le don de captiver l'espiègle qui,
toujours, leur préfère le grand air et les jeux
bruyants.

La mère d'Hélène lui a fait, à maintes reprises,
des reproches sur sa paresse. Hélas ! tous, jus-
qu'à alors, n'ont amené qu'un résultat négatif, et
Mme de Césérilles, qui sait par expérience com-
bien les goûts laborieux sont nécessaires dans un
ménage, se désole et se lamente.

Si elle est paresseuse, Hélène a du moins le
cœur excellent.

Une fois, sans qu'on l'aperçut, elle est entrée
dans le salon où au moment du thé, son père et sa
mère restent quelques instants à causer.

Hélène y a vu sa maman qui portait son mou-
choir à ses yeux en parlant d'elle et de sa vilaine
nonchalance, et depuis lors elle a pris la résolu-
tion de faire une agréable surprise à ses parents.
Avec l'argent gagné par ses bonnes notes sur l'his-
toire et la géographie, elle a donc prié la domesti-
que de lui acheter une de ces paires de pantoufles
dans lesquelles il reste à remplir tout le fond du
canevas. Hélène a bien recommandé à la vieille
servante de choisir pour sujet de grosses fleurs de
pensées. Et Manette, confidente des beaux et sa-
ges projets de sa chérie, les lui a rapportées soigneu-
sement dissimulées dans son panier à provisions.

Chaque jeudi, Mme de Césérilles va voir
une tante octogénaire et malade. Le bruit que
font les enfants fatigue l'infirmes, aussi Hélène est-
elle laissée à la maison où elle s'amuse, d'ordinaire,
avec ses compagnes de classe, en congé également
ce jour-là. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous
un autre, Hélène, pendant que son frère Henry
joue avec leurs petits cousins et leurs petites amies,
s'éclipse et court à sa chambre. Là, elle travaille
avec ardeur aux mystérieuses pantoufles

Bien qu'elle n'y consacre que soixante minutes

chaque semaine, comme elle emploie très conscien-
cieusement cette heure, l'ouvrage s'avance ; et, un
soir—à la même place où six mois auparavant elle
avait vu sa mère pleurer—Hélène, grâce au moel-
leux tapis qui amortit ses pas, s'approche encore
sans être entendue de la table.

Les parents croient d'abord qu'une attraction
de gourmandise attire la fillette près du guéridon,
où le thé fumant, le miel, le beurre et les galettes
sont posées. Mais qu'elle est l'agréable surprise
de la maman en voyant sa fille déplier un paquet
noué avec un ruban rose, et en tirer la paire de
pantoufles entièrement terminée.

—C'est moi qui les ai brodées, maman, dit
Hélène, en se jetant dans les bras de Mme de Cé-
serilles ; puis, elle ajouta : Tu ne pleureras plus
désormais à cause de ma paresse, car, vois-tu, j'ai
pris le goût du travail et demain je commencerai
avec grand plaisir une autre surprise, qui sera une
couverture au crochet pour ton lit.

Le papa et la maman d'Hélène rirent beaucoup
de cette surprise qu'on annonçait et qui, de ce fait,
ne serait plus une surprise. Mais ils étaient bien
heureux, et je vous laisse juge de la joie de la ma-
man et des nombreux baisers qui furent échangés
de part et d'autre.

CAMILLE NATAL.

TROIS COUVERTS ET QUATRE CONVIVES

(Légende)

I

Du haut d'un ciel azuré et d'une limpidité par-
faite, le soleil envoyait ses derniers rayons.

L'air était doux et la campagne avait encore
des fleurs dans les prés, des fruits dorés sur les ar-
bres, des oiseaux chanteurs sous la verdure.

Louis, Paul et Victor, échappés d'une maison de
belle apparence, couraient sur la pelouse, le long
de la haie où l'épine blanche se montrait chargée
de ses petites baies aussi rouges que le corail, à
l'orée du grand bois où tombaient mêlés les glands
doux et la faine. Ils couraient, les trois blonds
chérubins, insouciantes, comme on l'est à leur âge,
riant en folâtrant à qui mieux mieux.

Oh ! comme ils étaient beaux et comme ils
riaient de bon cœur !

—Voulez vous, dit tout à coup Louis, que nous
allions manger notre goûter dans la vieille cha-
pelle ?

—Où est elle la vieille chapelle ?

—Ici, au coin du bois, à l'ombre d'un grand
chêne. Venez.

—Oui, allons.

La mère des trois petits, penchée à sa fenêtre,
les vit disparaître ; mais elle n'eût point de crainte.
Elle les savait aussi sages que beaux ; puis son
cœur lui disait tout bas où ils allaient.

II

Sous le grand chêne aux feuilles jaunissantes,
s'élevait une vieille chapelle gothique. L'humidité
avait verdi les murailles et pourri les boiseries.
Des peintures en lambeaux pendaient çà et là, agi-
tées par le vent, et sur l'autel on ne voyait plus
qu'une grande Vierge en pierre tenant sur ses ge-
noux l'Enfant-Jésus.

Le soleil couchant, par le vitrail du cœur, em-
plissait en ce moment l'intérieur de la chapelle
d'une lumière empourprée.

—Ici, venez près de moi, criait Louis s'asseyant
sur le marche-pied de l'autel. Voyez comme on
est bien.

Paul et Victor accoururent prendre place à côté
de leur frère aîné, et ils regardèrent avec un éton-
nement mêlé d'effroi les murs verdis, les boiseries
dijointes, les cadres en lambeaux ; car ils venaient
là pour la première fois.

—Louis, demandent-ils en remarquant la blan-
che statue que la rouge lumière du couchant sem-
ble animer, quelle est cette femme ? Elle tient un
enfant comme nous et a les yeux doux de notre
mère. Dis, qui est-elle ?

—Maman m'a enseigné qu'elle s'appelle Marie,
qu'elle est mère de Dieu, en même temps que notre

mère, à nous, et que nous devons l'aimer, si nous
voulons être heureux un jour.

—Louis, nous l'aimerons tous trois.

—Oui, tous trois ; mais goûtons vite, de peur
que la nuit ne nous surprenne.

Et Louis tira de sa poche une tartine de beurre,
Paul un grand morceau de gâteau, et Victor une
grosse pomme rouge

—Vous êtes tous pourvus, moi seul je n'ai rien,
dit alors l'Enfant Jésus qui était descendu de des-
sus les genoux de sa mère et s'avança vers eux.

—Tiens, lui dit Louis, mords dans ma tartine.

Et le petit Jésus mordit à belles dents dans la
tartine.

—Si tu veux de mon gâteau je t'en donnerai
bien, s'écria Paul.

Je le veux, répond l'Enfant en acceptant la moi-
tié du gâteau.

Victor tendit ensuite sa belle pomme rouge.

L'Enfant Jésus la prit avec un sourire et la porta
à sa mère.

A partir de ce jour, les trois enfants viennent
régulièrement partager leur goûter avec le fils de
la vierge Marie.

III

—Enfants, demanda la mère étonnée, pourquoi
chaque jour allez-vous goûter à la chapelle ?

Louis, Paul et Victor racontèrent tout à leur
bonne mère, car ils ne savaient pas mentir.

—Eh bien ! reprit l'heureuse femme, demandez
au petit Jésus de partager aussi son goûter.

Et quand le Fils de Marie s'avança vers ses
petits amis, Paul lui dit vivement :

—Nous partageons depuis longtemps avec toi,
quand donc partageras-tu avec nous ?

Le petit Jésus sourit gracieusement.

—Allez prévenir votre mère, dit-il ; car je veux
qu'avec vous, elle prenne part à mon goûter.

Louis, Paul et Victor revinrent tenant par la
main leur bonne maman, et Jésus aussitôt :

—Venez, dit-il, mon goûter est prêt.

Et la mère et les trois enfants s'envolèrent, à
la suite de Jésus, dans le palais de l'éternité où les
saints sont assis à un banquet qui ne finira jamais.

MARIE-JOSEPH BIDAL

JOLIS MOTS D'ENFANTS

Un joli mot d'enfant :

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher le sucre....

—Maman, je ne le léche pas : je l'embrasse.

* *

—Monsieur Bob, ne jouez donc pas ainsi avec
les petites filles. Ce n'est plus de votre âge.

—Mais, M'man, plus je grandis plus je les aime.

* *

Bébé a mangé toute la confiture de sa tartine.

—Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain avec,
petit gourmand ?

—Je ne peux pas faire tant de choses que ça à
la fois, na !

* *

Un enfant pleurait et criait : on lui demande
ce qu'il a :

—C'est, répondit-il, que j'ai perdu une pièce de
deux sous que ma mère m'avait donnée.

—Allons, la perte n'est pas difficile à réparer,
ne pleurez plus, en voici une autre.

A peine l'a-t-il reçue qu'il se met à crier de plus
belle. On revient à lui :

—Qu'avez vous encore à pleurer ?

—Je pleure parce que je pense que, si je n'avais
pas perdu deux sous, à présent j'en aurais quatre.

* *

Le petit Tomy dîne en ville. On admire sa te-
nue correcte. Les plats circulent. Dans son as-
siette, on met... un petit gâteau.

Fière de montrer comme il est bien élevé, sa
maman lui murmure à l'oreille :

—Qu'est ce qu'on dit ?

Tomy fronce le sourcil, baisse la tête et d'une
voix lente et profonde :

—Y en a pas beaucoup !

CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des employés du gouvernement, à Washington, est de 17,600.

—Il paraît que les servantes, au Japon, ne reçoivent que 50 cents par mois.

—Les pertes causées par les inondations, dans la Pennsylvanie, sont évaluées à \$5,000,000.

—Une maison anglaise a établi une manufacture de montres, au Japon. Les employés sont des japonais.

—On fait à présent à New-York des téléphones, qui fonctionnent très bien pour les distances d'un quart de mille au plus, et dont tout l'appareil revient à \$5 !

—Il y a dans le royaume d'Espagne 13,629 églises et cathédrales, 32,435 prêtres, 14,592 religieuses, 1,684 moines, et 11,202 couvents, monastères et autres maisons d'un caractère religieux.

—Le nouveau canon Gatling tire 3,120 coups à la minute. Muni d'un moteur électrique, il peut tirer 5,000 coups à la minute. De là, on peut se faire une idée des ravages que peut exercer cet engin destructeur sur une masse de combattants.

Le Royal nous donne cette semaine *The Octoroon*. Ce mélodrame est un des plus beaux succès de Dieu Boucicault. La mis en scène et les effets mécaniques employés dans l'interprétation intéresseront certainement le public.

LES ECHECS

Parmi les nombreuses lettres de félicitations reçues par M. J. W. Shaw, à l'occasion de la publication de sa biographie et de son portrait, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, il s'en trouve une tout à fait originale, d'un officier supérieur de Sa Majesté, ayant eu pendant de longues années le commandement d'un poste important au Canada, et maintenant en Angleterre.

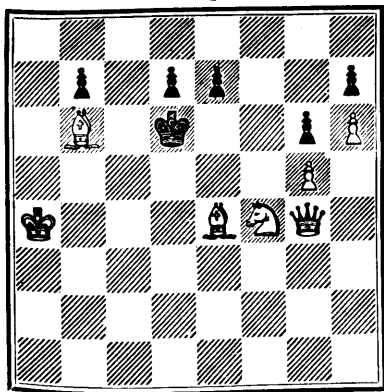
Après avoir complimenté M. Shaw des victoires remportées dans l'arena échiquéenne, il termine ainsi : "Les remarques faites dans votre discours lors du banquet du Club d'Échecs Canadien-Français : *Les Echecs, messieurs, sont ma vie, ma femme!* m'ont beaucoup impressionné, et me rappellent une observation semblable que fit feu ma mère, il y a quelques vingt-cinq ans. Apprenant que mon frère désirait se marier et le jugeant trop jeune pour entrer dans cet état, elle lui dit :

"—Mais, mon cher enfant, je te croyais marié à tes échecs et j'étais loin de penser que tu te serais décidé à prendre femme !"

PROBLEME No 157

Composé par M. Emile Pradignat

Noirs.—6 pièces



Blancs.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 156

Blancs Noirs

1 D 4 CR 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE,
ET EST GUÉRI PAR LA

SALSEPAREILLE
d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de cloches, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs,

et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

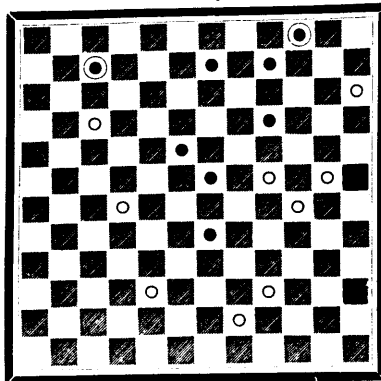
Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer règlent les Intestins.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 144

Composé par M. J. Johnson, Montréal

Noirs.—8 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 142

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
30	21	17	30
41	36	30	41
52	47	41	52
45	28	32	45
29	24	18	29
62	57	49	51
28	22	45	56
22	16	10	23
43	37	31	44
68	61	56	67
40	35	29	40
34	45	21	34
39	6	67	39
6	69 gagnent.		

Solutions justes par MM. Nap Brochu, Lévis; E. Jaques, Montréal.

— LA —
Banque Ville - Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de trois pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principale de la Banque, le et après vendredi le premier juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la Banque, mardi le 19 Juin prochain, à midi.

Par ordre du conseil de direction,
WM. WEIR, Président.
Montréal, 24 avril 1894.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: *Petit Parisien*, *Soleil du Dimanche*, *l'Echo de la Semaine*, *l'Univers Illustré*, *Le Figaro*, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleek Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité: Adresses enluminées.



PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GARNITURES NOUVELLES

500 PIECES

—DE—

Magnifiques garnitures nouvelles viennent d'être reçues et sont offertes en vente au prix de vente du déménagement, il suffit de voir ces garnitures pour faire l'achat de ces hautes nouveautés.

DENTELLES NOUVELLES

Nous pouvons dire sans crainte d'être contredits que nous avons en stock la plus grande importation de dentelles "point d'Irlande et Guipure" qu'il y ait à Montréal, le stock doit être vendu aux prix de vente du déménagement.

— VOYEZ-LES —

BRODERIES ET VOILES

Pour lère Communion

Votre choix sur notre stock entier de broderies et voiles de lère communion aux prix de vente du déménagement. Un assortiment d'au-delà de 150 dessins différents.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,

coin de la rue St-Pierre

Conditions: au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

11 Juin	Bons pour revenir jusqu'au 11 / out	8 Août
19 Juin	" " " " " " " " " " " "	25 Août
6 Juin	" " " " " " " " " " " "	15 Sept.
17 Juin	" " " " " " " " " " " "	

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine	\$28.00
Reston	
Estavan	
Binsarth	
Moosomia	\$30.00
Regina	
Mooselaw	
Yorkton	\$35.00
Prince Albert	
Calgary	
Red Deer	\$40.00
Edmonton	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Le docteur, très calme, ayant sur les lèvres son bon sourire, observait à la dérobée les jeunes époux, sans avoir l'air de s'apercevoir de leur embarras réciproque.

—C'est singulier, pensait-il, il me semble que tout est changé ici, il s'y est certainement passé quelque chose en mon absence que l'on voudrait me cacher. Mais quoi ? Oh ! il faudra bien qu'on me le dise.

Tout de suite après le repas, il se retira dans sa chambre, se coucha, et, après avoir répété plusieurs fois : " Que s'est-il donc passé ici ? " comme il était fatigué du voyage, il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, sa femme et sa fille lui demandèrent s'il avait passé une bonne nuit.

—Très bonne, répondit-il, et je me suis parfaitement reposé.

Il vit que Valentine avait pleuré, mais il ne dit rien.

Le petit Lucien vint à son tour se pendre au cou de son grand-papa pour recevoir ses baisers.

M. Delteil était déjà sorti pour faire ses visites.

Le docteur Villarceau donna l'ordre de tenir sa voiture prête pour neuf heures, puis il écrivit plusieurs lettres, entre autres celle à son agent de change au sujet des vingt mille francs de Marguerite.

Cela fait, il monta dans son coupé et se fit conduire à sa clinique, rue Tronchet. C'était là qu'il avait son cabinet de consultations où il recevait le mardi, le jeudi et le samedi, de neuf heures et demie à onze heures et demie, les personnes riches ou pauvres qui venaient de tous les quartiers de la ville pour le consulter.

En plus du docteur Delteil, qui remplaçait le docteur Villarceau, quand il était obligé de s'absenter, deux autres jeunes médecins étaient attachés à la clinique.

Quelques jours s'écoulèrent.

Toujours maître de lui, le docteur Villarceau ne manifestait aucun étonnement des changements qu'il avait remarqués chez sa fille et son grand-père ; mais s'il ne disait rien, ne demandait pas encore que ce mystère lui fût expliqué, il observait et cherchait à pénétrer au fond de la pensée de sa fille et de celle du jeune docteur.

Dependant, si profond observateur qu'il fût, malgré son habileté à sonder les âmes, à scruter les replis du cœur, il ne découvrait rien, ne devinait rien. Et pourtant il y avait quelque chose.

Il voyait sa femme préoccupée, inquiète, et il la surprenait, attristée, attachant un long regard sur le beau visage pâli de Valentine.

Celle-ci n'était plus la jeune femme naguère encore si heureuse et qui, lorsqu'il était parti pour Chandal, avait embrassé le docteur en lui disant : " Cher père, revenez-nous bien vite."

Le sourire semblait s'être pour toujours envolé de ses lèvres. La douce clarté de son regard s'était éteinte et ses jolis yeux, fatigués et rougis par les larmes, s'étaient chargés d'une langueur maladive. Assurément, elle souffrait ; d'ailleurs tout en elle trahissait une douleur secrète, et ses traits portaient l'empreinte de cette douleur qu'elle n'avait pas la force de cacher entièrement.

Quant à M. Delteil, il avait un air mécontent qu'il cherchait à peine à dissimuler ; il était soucieux et inquiet comme Villarceau, il devenait sombre et taciturne.

Entre les deux époux, la froideur avait remplacé la charmante intimité d'autrefois.

Au milieu de cette tristesse, le petit Lucien perdait sa gaieté, et ses yeux se mouillaient de larmes à la vue de ces fronts moroses.

Tenant sa tête dans ses mains, le bon docteur Villarceau répétait :

—Mais que s'est-il donc passé ici en mon absence ?

Il avait reçu une lettre de Marguerite lui apprenant que son mari, le misérable Forestier, s'était introduit chez elle en son absence et que, furieux sans doute de ne pas trouver les vingt mille francs qu'on lui avait remis et les papiers concernant la petite Thérèse, il lui avait pris sa fille.

Certes, cette lettre, à laquelle le docteur répondit immédiatement en y joignant un billet de cinq cents francs, n'était pas de nature à apporter une diversion heureuse à ses contrariétés et à ses ennuis.

Et en s'apitoyant sur le malheureux sort de la pauvre Marguerite, il se disait :

—Quand je lui parlais de mes satisfactions, de mes joies familiales, j'étais loin de me douter qu'à mon retour à Paris je trouverais le bonheur des miens détruit : Oh ! le bonheur, quand on le possède, est-il donc si difficile à conserver ?

Il semblait au docteur qu'il ne respirait plus à l'aise dans sa maison et qu'il était sous l'influence de cette atmosphère de tristesse qui l'enveloppait. Mais cela ne pouvait pas durer longtemps.

Il fallait ramener le calme, la paix dans la maison et y rétablir l'harmonie.

Ne pouvant rien découvrir et voulant savoir, il prit enfin la résolution d'interroger. Car il pensait que plus il attendrait, plus les racines du mal inconnu seraient profondes.

Ce fut à sa femme d'abord qu'il s'adressa :

—Julie, lui dit-il, tu dois bien penser que rien de ce qui se passe actuellement dans notre maison ne m'a échappé.

Et, sans autre préambule :

—Qu'a donc Valentine ? demanda-t-il.

Mme Villarceau laissa échapper un long soupir et répondit :

—Je ne sais pas.

—Ne l'as-tu donc pas questionnée ?

—Si, mon ami, plusieurs fois.

—Qu'a-t-elle dit ?

—Rien.

—Comment, rien ?

—Hélas !

—Elle, autrefois si expansive, qui n'avait rien de caché pour sa mère, c'est étrange !

—Je me demande quel invisible démon a pu entrer dans notre maison. Je l'ai embrassée, la tenant dans mes bras, comme autrefois quand elle avait un petit chagrin, et l'ai suppliée de parler, de se confier à ma tendresse.

—Et rien ?

—Elle s'obstine à garder le silence ; à mes paroles de tendresse elle répond par des larmes.

—Valentine aurait-elle à se plaindre sérieusement de son mari ?

—Mon ami, Philippe est toujours bon, affectueux, prévenant, plein de sollicitude pour elle.

—N'as-tu pas cherché à savoir quelque chose par lui ?

—Je lui ai demandé ce que tu me demandais tout à l'heure : " Qu'a donc Valentine ? " Et il m'a répondu ce que je viens de te répondre : " Je ne le sais pas."

Naturellement, voyant Valentine ainsi changée subitement et ne pouvant s'expliquer la cause de la froideur qu'elle lui témoignait, il l'a doucement interrogée. Mais, comme avec moi, elle a gardé le silence ; elle ne veut pas parler. On dirait qu'elle a juré de se taire. Devant moi elle a pleuré, en présence de son mari ses yeux sont restés secs, et Philippe n'a pu obtenir d'elle que ces mots prononcés avec raideur : " Laissez-moi tranquille."

—Ceci indiquerait qu'elle s'imagine avoir quelque chose de grave à lui reprocher.

—C'est ce que M. Delteil a pensé, et, quoique sachant bien qu'il ne méritait point que sa femme le traitât ainsi, il est allé jusqu'à lui demander pardon des torts qu'il pouvait avoir envers elle.

Inutile humiliation.

Enfin, quand, plusieurs fois, il voulut embrasser Valentine, elle l'a repoussé.

—Que dit-il de cela ?

—Mais il ne sait que penser, le pauvre garçon ; aussi tu as pu voir qu'il éprouve une grande peine, tout en ayant l'air de prendre assez philosophiquement la chose.

—C'est une bourrasque qui passe, dit-il, le temps se remettra au beau.

En attendant, c'est à peine si, maintenant, il ose adresser la parole à Valentine.

Pendant un instant, M. Villarceau resta silencieux, songeur.

—Il est certain, reprit-il, qu'il y a au cœur de Valentine un mal secret qui la dévore. Quand je suis parti pour le midi, je n'ai remarqué en elle aucun changement ; c'est donc après mon départ...

—Oui, trois jours après, le dimanche.

—Ah !

—Le changement s'est fait brusquement, je pourrais dire d'une minute à l'autre. C'est alors que, très surpris et même effrayés, M. Delteil d'abord et moi ensuite, avons interrogé Valentine une première fois.

D'puis, elle passe de longues heures seule dans sa chambre et ne permet pas à son mari d'y pénétrer ; la nuit, elle s'y enferme.

—Joli ménage ! murmura le docteur fronçant les sourcils.

Après un silence il reprit :

—Valentine est malade, malade de cœur et d'esprit : il est temps de trouver le remède à son mal.

—Si elle parlait, si elle disait ce qu'elle a contre son mari...

—Sois tranquille, Julie, elle parlera. Mais toi que penses-tu de cela ? Ne soupçonnes-tu pas un peu la cause du mal ?

—Mon ami, je suppose que, et bien certainement sans raison, Valentine est jalouse.

—Terrible maladie de l'âme, la jalousie, et, souvent, difficile à guérir.

—Dis-moi, Valentine n'a-t-elle pas reçu à ton insu, en cachette de son mari une ou plusieurs lettres ?

—Aucune lettre n'a été remise secrètement à Valentine par un de nos domestiques. Il est venu quatre ou cinq lettres à son adresse ; elle les a ouvertes devant moi, les a lues et me les a fait lire.

M. Villarceau laissa tomber sa tête dans ses mains et parut réfléchir profondément.

Se redressant brusquement.

— Valentine, dit-il, n'est pas une de ces femmes faibles d'esprit, qui croient aux fantômes créés par leur folle imagination ; il faut donc, comme tu le disais il y a un instant, Julie, qu'un invisible démon se soit glissé dans notre maison

II — LE BON DOCTEUR

Mme Villarceau s'était mise à pleurer.

— Hélas ! mon ami, dit-elle, je te le répète, M. Delteil et moi ne savons que penser.

— Moi, répliqua le docteur d'une voix assourdie, je pense à bien des choses. Je pense à tout ce qui a été fait autrefois pour empêcher le mariage de notre fille.

Dans certains salons, on s'étonnait, — on le disait et le répétait très haut, — que M. Philippe Deteil, absolument sans fortune, ne possédant que son diplôme de docteur médecin, eût l'audace de prétendre à la main de Valentine Villarceau, fille d'un célèbre médecin et une des riches héritières de Paris.

Ces propos malveillants ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles de M. Delteil et, pendant quelque temps, il cessa complètement ses visites.

Ame fière et généreuse, plaçant sa dignité au-dessus de tout, il ne voulait pas qu'on pût croire qu'il était guidé par l'intérêt, que c'était la fortune de Valentine et non ses qualités personnelles qu'il recherchait.

On agissait aussi sur Valentine au moyen de lettres anonymes. Philippe Delteil lui était présenté comme un vulgaire ambitieux, un homme cupide. Il ne voyait et n'aimait en Valentine que sa dot. S'il l'épousait, ce serait uniquement pour trouver une fortune toute faite, se créer facilement une position, grâce au nom et aux relations du docteur Villarceau.

On ne craignait pas de le calomnier en écrivant à Valentine qu'il fréquentait des bals publics considérés comme des bouges et qu'on le rencontrait dans d'autres mauvais lieux.

Bref, il y eut à cette époque, autour de nous, un débordement de vilenies.

Mais Valentine aimait Philippe et en était ardemment aimée.

Nous détraisîmes sans trop de peine, chez l'un et chez l'autre, les impressions mauvaises. Valentine comprit qu'elle ne devait avoir que du mépris pour ces lettres anonymes d'une fausseté évidente et qui, certainement, avaient été inspirées à leur auteur par un sentiment méchant et haineux.

Delteil s'éloignait de nous ou plutôt de Valentine par un sentiment d'extrême délicatesse, dont je ne pouvais lui en vouloir. Et quand je le priaï de vouloir bien m'expliquer la singularité de sa conduite, il me dit :

— Je suis pauvre, je ne peux pas épouser Mlle Valentine.

— Soit, vous êtes pauvre, répondis-je, mais vous êtes jeune, instruit, vous avez du talent et, devant vous, un riche avenir ; cela doit compter pour quelque chose et vaut mieux, à mes yeux, que la fortune de Valentine. D'ailleurs vous l'aimez et elle vous aime, et ce que je veux, avant tout, c'est votre bonheur à tous deux.

J'eus donc raison de toutes ses susceptibilités et le mariage se fit.

— Et jusqu'à ce jour aucun usage, rien n'était venu troubler la paix de notre maison, le bonheur de nos enfants.

— La personne qui voulait empêcher le mariage de Valentine a trouvé, sans doute, que pour notre fille et son mari, neuf années de bonheur, c'était trop.

— Quoi, tu supposerais . . .

— Je ne fais pas que supposer, je crois que l'ennemi d'autrefois, réduit à l'impuissance, mais non terrassé, montre de nouveau ses dents venimeuses ; après avoir longtemps couvé, comme le feu sous la cendre, nous voyons de nouveau sa haine éclater.

— Mon Dieu, nous avons donc des ennemis ?

— Il faut bien admettre que nous en avons au moins un.

— Mais qui est-il ?

Un éclair fauve traversa le regard de M. Villarceau.

— A l'époque des lettres anonymes, continua Mme Villarceau, de ces odieuses calomnies et de ces insinuations perfides qui visaient M. Delteil, nous n'avons pas soupçonné qui pouvait être l'auteur de ces choses malhonnêtes.

— Peut être parce que nous ne voulions pas le connaître, répondit le docteur.

Et un pli amer se dessina sur ses lèvres.

Il passa la main sur son front et reprit :

— On n'a pas toujours intérêt à troubler la paix d'un ménage, à désunir des époux qui s'aiment ; on fait le mal souvent pour le plaisir de le faire. Il est des gens de nature basse et vile à qui le bonheur des autres porte ombrage ; ils sont dans un continuel état de souffrance, et l'on pourrait les plaindre et les considérer comme de pauvres fous, s'ils n'étaient pas des êtres extrêmement dangereux ; ils sont jaloux de ceux qui sont heureux et ne leur pardonnent pas de l'être.

— A quel propos dis-tu cela, mon ami ? Est-ce que tu veux désigner quelqu'un que nous connaissons ?

— Non, non, répondit vivement M. Villarceau, ce sont des réflexions que je fais en passant.

Mais je reviens à Valentine qui, j'en ai la conviction, a ouvert ses oreilles à des paroles perfides et laissé tomber dans son cœur un subtil poison.

Si les lettres anonymes ne jouent pas encore un rôle dans cette affaire,

on s'est servi d'un autre moyen pour agir sur Valentine dont l'esprit, malheureusement, est enclin à la jalousie. Mais, jusqu'à preuve du contraire, je crois que le mal vient d'une ou plusieurs lettres anonymes, lançant quelque nouvelle calomnie et exploitant ainsi la crédulité de notre fille.

Voilà pour quoi je t'ai demandé, sans que toi et son mari le sachiez, Valentine n'aurait pas pu recevoir certaines lettres qu'elle vous aurait cachées.

— Mon ami fit tristement Mme Villarceau, je ne sais plus que dire ; car tout est possible, même l'infidélité d'un de nos serviteurs.

— Pourtant, reprit le docteur, comme se parlant à lui-même, Valentine sait quel cas on doit faire d'une lettre non signée ou portant une signature de fantaisie et ce que l'on doit penser de son auteur.

Il se leva brusquement et fit le tour du salon d'un pas agité, en mâchonnant quelques paroles que Mme Villarceau ne put comprendre.

— C'est bien, dit-il, s'adressant à sa femme, Valentine parlera ; il faut que je vois claire dans tout cela. Il y a une vipère, je lui briserai les dents.

Il quitta le salon pour passer dans son cabinet.

Il n'était plus sous les yeux de Mme Villarceau et forcé de se contenir.

Son visage prit subitement une expression terrible, et un pli d'une amertume profonde se dessina sur ses lèvres frémissantes.

— Soyez donc généreux, faites donc le bien ! s'écria-t-il, voilà comment vous en êtes récompensé ! On récolte l'ingratitude, et plus que cela encore : on trouve que vous n'avez pas assez fait et on ne vous le pardonne point.

Le pli amer reparut sur ses lèvres, et il eut un petit rire saccadé, nerveux.

— La misérable, la misérable ! prononça-t-il d'une voix sourde.

Assurément, ce n'était pas à sa fille que s'adressait cette épithète sanglante.

Mais disons ce qui mettait le docteur Villarceau dans cet état d'agitation et de colère qui ne lui était pas habituel.

C'est une de ces histoires douloureuses, si communes à Paris et dans les grands centres, que nous allons brièvement raconter.

M. Villarceau était jeune alors, mais déjà on parlait de lui comme d'un savant médecin et il marchait d'un pas sûr vers la célébrité qu'il ne devait pas tarder à acquérir.

Il était marié depuis un an et il allait être père, bientôt.

Un jour, M. Villarceau vit arriver à la clinique de l'hôpital auquel il était attaché, une jeune femme qui venait en consultation pour une blessure qu'elle s'était faite à la main, disait-elle.

Cette femme était d'une maigreur effrayante, ses yeux caves et éteints, la pâleur blafarde de son visage indiquaient qu'elle avait beaucoup souffert.

Le jeune docteur la reconnut. C'était la fille d'un brave ouvrier qui avait longtemps travaillé pour sa famille. Il l'interrogea avec intérêt, avec bonté, et elle lui avoua qu'elle était mère, et qu'elle et son enfant, — une petite fille, — manquaient du plus strict nécessaire.

Le docteur donna à la malheureuse quelques pièces de monnaie, lui demanda son adresse et, le soir même, il se rendit chez elle, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville.

Il eut sous les yeux un de ces spectacles navrant que connaissent seuls ceux qui veulent se rendre compte des misères parisiennes.

Un mauvais lit, ou plutôt un grabat, un bahut vermoulu, défoncé, deux chaises dépaillées et quelques vieux ustensiles de cuisine composaient tout le mobilier.

Plus d'effets d'habillement, plus de linge.

On était en hiver ; un froid très vif pénétrait dans ce taudis par les fissures de la porte et de la fenêtre. Pas de feu, on grelottait.

La petite fille, épuisée par les privations, était affreusement décharnée. Emu d'une pareille détresse, le docteur s'empressa d'envoyer chercher du charbon, des vivres et du vin.

Il y eut bientôt un bon feu dans la cheminée et quand la mère et l'enfant eurent apaisé leur faim voici ce que la pauvre femme apprit à M. Villarceau :

Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et il y avait six ans que son père était mort. Pour vivre, elle avait fait des travaux de couture ; mais ce qu'elle gagnait était à peine suffisant pour l'empêcher de mourir de faim. La misère est mauvaise conseillère : n'étant pas dépourvue de beauté un homme lui parla de son amour, de son dévouement ; il paraissait sincère, elle l'épousa.

L'illusion fut de courte durée. Le mari était un ouvrier ciseleur, qui aurait pu gagner facilement douze et quinze francs par jour ; mais il était plus souvent au cabaret qu'à l'atelier. Tous les soirs, rentrait ivre, et, querelleur et brutal, il rouait de coups sa femme.

On avait vécu ainsi deux années ; la jeune femme était devenue mère, son mari l'avait aussitôt abandonnée et, peu de temps après, il mettait le comble à sa gredinerie.

Un jour que la pauvre mère avait été obligée de s'absenter de chez elle, elle trouva à son retour le logis dépouillé de tout ce qui valait la peine d'être emporté.

La malheureuse avait travaillé, passant des nuits entières, usant ainsi sa santé, et c'était miracle qu'elle et sa petite eussent pu vivre pendant une année ; mais elle était à bout de forces.

Le bon docteur ordonna des remèdes, surtout des fortifiants, mit vingt francs sur le marbre de la cheminée et se retira en promettant de revenir.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'URAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

—Les misérables nous avaient tendu un piège ! nous devons nous y attendre.

Les lanternes rallumées, on put constater que chacun en avait été quitte pour l'émotion.

Olivier se jeta dans les bras de Dick.

—Que le ciel soit béni, dit-il, mon vieil ami, vous êtes sain et sauf.

—Et vous aussi, Olivier, fit le vieux trappeur ému jusqu'aux larmes... Avais-je raison de pressentir une catastrophe !

—Ce n'est peut-être que le commencement, répondit Menko ; que personne ne bouge avant mon retour ; si quelqu'un doit se dévouer ici pour expier son passé, c'est moi !

Et, prenant avec lui quatre hommes résolus, il s'enfonça dans le boyau de droite du souterrain... Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on l'entendit pousser une série d'exclamations, suivies de vigoureux appels !

On se hâta de le rejoindre, et ce fut avec un saisissement plein d'horreur que tous les yeux se portèrent vers la muraille du fond que Menko indiquait de la main... Toute la paroi était couverte de lambeaux de chair humaine, encore pantelante... deux têtes, à demi écrasées et détachées du tronc, gisaient à terre dans un coin, c'étaient celles d'Ivanowitch et de son complice Holloway !

—Justice est faite, dit le comte Olivier d'Entraygues, d'une voix tremblante d'émotion... et nos mains sont pures du sang de ces misérables !...

Par ordre du prince ces restes informes furent rendus à la terre, au milieu même de ces ruines, théâtre de tant de forfaits.

Quelques mots suffirent pour expliquer le dénouement de ce terrible drame.

Lorsque Ivanowitch s'était assuré l'appui des Cavaliers-Noirs, avant l'entrevue du prince Westchine et de Menko, trois hommes de cette bande avaient été expédiés dans le steppe pour annoncer aux affidés la grande réunion des Invisibles qui devait se tenir à Iérinoslaw. Mais, en même temps, obéissant à leurs instincts de pillage, ils avaient répanda partout, comme à Voronoje, le bruit d'une expédition nouvelle des Cavaliers-Noirs, sachant bien que, suivant une habitude du steppe, chacun allait engloûtir, dans un lieu quelconque du sol, ses richesses les plus précieuses. La nouvelle donnée, l'un d'eux restait à l'affût pour surveiller le lieu du dépôt, et tous trois revenaient l'enlever dans la nuit. Ils avaient fait ainsi dans le steppe, en accomplissant leur mission, une abondante moisson de roubles et de bijoux.

Mais on n'avait pas tardé à s'apercevoir du vol, et comme cette découverte avait à peu près coïncidé avec le passage des Cavaliers-Noirs se rendant à Iérinoslaw, les habitants du steppe avaient cru à un guet-apens, et nul n'avait voulu se rendre à la réunion annoncée, par crainte que leur izba ne fût pillée en leur absence ; et c'est ainsi qu'Ivanowitch s'était trouvé réduit à ses forces, aux ruines d'Iérinoslaw.

Menko, une fois rallié à la cause du prince, en arrivant sur l'Oural, reçut les rapports des trois stranniki, et les ayant initiés au changement de front de sa bande, il avait laissé l'un d'entre eux pour observer l'izba de Voronoje et le prévenir de tous les dessins de Tcherni-Chug, et avait envoyé les deux autres aux ruines d'Iérinoslaw, avec ordre de ne pas perdre de vue un seul instant Ivanowitch et son complice.

Ce sont ces deux stranniki qui, ayant suivi la veille le chef des Invisibles et Holloway dans les souterrains, et comprenant la gravité de l'acte que ces deux hommes accomplissaient, avaient enlevé la machine infernale du lieu où ils l'avaient placée et étaient allés l'enfourer au pied de la muraille où aboutissait le fil conducteur qui devait provoquer l'explosion, en ayant bien soin de laisser ce fil circuler dans le souterrain et d'en cacher, sous un peu de terre, la partie qui avait retourné vers la machine.

Ivanowitch et Holloway, ne se doutant de rien, pressés du reste par l'imminence de la poursuite, s'étaient fait sauter eux-mêmes.

Leur exploit accompli, les deux stranniki avaient gagné à la hâte l'extrémité du souterrain par la voie du steppe, et après avoir égorgé les Cosaques qui dormaient d'un profond sommeil, ils s'étaient cachés près de la sortie pour s'emparer des deux complices s'ils tentaient de s'évader par ce chemin. C'est là que Labanoff les avait trouvés quand il était arrivé avec son escouade.

Les deux stranniki reçurent d'unanimes félicitations pour la façon dont ils avaient accompli leur mission ; ils avaient tout simplement sauvé toute la troupe d'une destruction totale, et le prince Westchine se chargea de leur récompense.

Il fut décidé qu'en repassant l'Oural, on ne tiendrait pas plus compte à Tcherni-Chug de sa tentative de trahison, qu'on ne lui ferait connaître l'aventure d'Iérinoslaw, et la triste fin d'Ivanowitch, le dernier des Invisibles, car avec lui s'éteignait la société dont il était l'âme.

En arrivant à Voronoje, le comte Olivier et ses amis aperçurent un fort rassemblement sur la principale place du *mir*, et à mesure qu'ils avancèrent,

les sons mélodieux de la clarinette vinrent délicieusement bercer leurs oreilles, bientôt ils distinguèrent les notes graves et patriotiques du *God save the queen*.

—C'est notre ami Gilping ! fit Olivier en pressant le pas.

Ils se hâtèrent d'approcher.

Quel ne fut pas leur étonnement en voyant Gilping, monté sur une sorte d'estrade, souffler à tue-tête dans son instrument, pendant que trois ours dansaient gravement un pas de circonstance que les intelligentes bêtes avaient inventé elles-mêmes sur l'air du chant national anglais. Et tout le monde fut obligé d'avouer, en se tenant les côtes, qu'il n'en était pas un seul, parmi toutes les *guitares* connues, fût-ce même le roi Dagobert ou le Juif Errant, pour aussi bien faire danser les ours... Et dans la foule, Tom admirablement dressé, distribuait des Bibles à toutes les mains qui se présentaient.

Les indigènes du steppe avaient d'abord paru très étonnés, puis quelques uns s'étant hasardés à froisser doucement les feuilles de papier entre leurs doigts, avaient murmuré avec une joie intime, en dialecte du pays : " Ah !... c'est très bon, oui, très bon... pour faire des bourres de fasil," et alors, il n'y en avait pas eu pour tout le monde.

Tout à coup, Gilping avait cessé de jouer ; il ne lui restait plus qu'une Bible, une seule ; il la prit, et l'élevant au-dessus de sa tête, il s'écria :

—Voilà tout ce qui me reste, ladies and gentlemen, de trois cent mille six cent quatre-vingt-dix-sept Bibles mises à ma disposition par l'Evangelic Society, il y a moins de trois ans ; tout ce qui me reste, oui, mesdames et messieurs, la dernière, la dernière... à qui la dernière ?

—A moi, monsieur Gilping, fit une voix dans la foule, je la conserverai comme un souvenir de vous.

Le brave prédicant se retourna : il se trouvait en face du vieux trappeur, qui riait tranquillement de sa surprise, et tout autour de lui se trouvaient tous ses vieux amis d'Australie.

—Brisez votre clarinette, ô noble John, lui dit le comte Olivier en parodiant une parole célèbre, nous avons combattu à Iérinoslaw, et vous n'étiez pas là... Mais je vois que vous faites concurrence à Orphée, ajouta-t-il en montrant les ours.

—C'est l'Eternel qui me les a envoyés au désert, répondit Gilping, pour m'aider à combattre l'impie et à renverser l'hérésie... Allons, Willy, Jack et Jears, une danse pour les amis !

Et les ours, déjà familiarisés avec leurs noms, se mirent à danser une gigue enragée, sur un air de cantique, au psautier officiel de Sa Grâce l'archevêque de Westminster.

Le lendemain, toute la troupe, augmentée de lord Woangow, de ses trois charmantes bêtes, reprenait le chemin d'Astrakan !...

Trois mois après, un groupe de divers personnages se promenait sur un des warfs de Liverpool en attendant le départ de l'*Evening Star*, magnifique paquebot de quatre mille tonnes, à destination de Melbourne (Australie). Il était aisé de voir à l'émotion profonde qui leur étreignait le cœur, que tous ne partageaient pas pour le beau pays Austral.

Une jeune femme rayonnante de bonheur et de bonheur s'appuyait au bras d'un des promeneurs, dans lequel le lecteur a déjà reconnu notre ami le comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, dont les espérances s'étaient enfin réalisées. Grâce à l'enquête faite avec un zèle sans égal par le prince Westchine, l'innocence du vieux prince Wasileki, avait été reconnue, et le Tzar, non content de le rappeler de Sibérie, lui avait encore rendu tous ses titres et dignités à la cour.

Le mariage de la jeune princesse Maria Feodorowna avec le comte Olivier s'était alors accompli, avec une solennité et une pompe sans exemple, dans la chapelle de cet antique couvent de Notre Dame de Kaseau, où la jeune princesse avait trouvé un refuge, aux heures de l'adversité.

Malgré les efforts par ses amis pour le retenir, Dick, le vieux trappeur, avait annoncé son intention formelle de retourner en Australie.

—Vous êtes heureux, mon cher Olivier, avait-il répondu à toutes les tentatives de son ami, et je n'ai plus rien à désirer au monde ; laissez-moi donc retourner dans ma solitude ; je mourrais bien vite au milieu de cette civilisation, dont je n'ai pas les idées, ni les croyances, ni les mœurs et je suis trop vieux pour me plier à de nouvelles habitudes ; j'ai la nostalgie des grands bois, du Buisson aux horizons sans fin, et des harmonies si palpitantes de la nature. J'ai besoin de respirer l'air balsamique de nos grands eucalyptus, des nopals et des melias aux grappes toujours fleuries ; près de vous, je serais comme ces plantes des tropiques transportées trop vieilles et qui meurent avant d'avoir eu le temps de s'acclimater... Je veux mourir près de mon cher Nagarnook, sur les bords de ce poétique lac Eyréo que nous avons si souvent parcourus ensemble... Et laissez-moi espérer que quelque jour, l'envie vous prendra de faire visiter à la jeune dame notre admirable pays, et cette belle propriété de France-Station que nous avons créée... Ce jour-là votre vieil ami n'aurait plus rien à désirer.

Olivier n'avait plus insisté... Il sentait trop que le trappeur avait

raison, et du reste, n'était-il pas décidé lui-même à retourner en Australie, si la fatalité eût voulu que ses vœux les plus chers ne se fussent pas réalisés.

Le capitaine Rouge, sa vengeance satisfaite, n'aspirait plus qu'au repos et au calme d'esprit que cette nature troublée ne pouvait rencontrer que dans les paisibles solitudes australes. Il avait obtenu de Dick l'autorisation de finir ses jours près de lui. L'indigène Woang Woh ne se sentait pas de joie de retourner vers la terre natale. Un quatrième personnage enfin complétait la petite troupe d'émigrants, c'était maître Jonas-Habacuc Littlestone, resté à Paris tout le temps qu'avait duré l'expédition dans l'Oural.

Il avait compulsé toutes les bibliothèques, remué des centaines de volumes et il emportait dix caisses de notes, afin de pouvoir consacrer le temps qui lui restait avant d'aller rejoindre mistress Littlestone dans un monde meilleur, à écrire sa grande histoire universelle des greffiers au point de vue de l'influence que ces chevaliers du rond de cuir ont exercée sur la civilisation, avec des notes, avertissement de l'éditeur, préface, statistique, planches, chromolithographies, gravures et portraits à l'appui. Espérons qu'il nous sera donné de lire un jour cette œuvre remarquable.

Le signal ayant été donné de rallier le bord, il fallut se séparer....

—Je laisse une partie de mon cœur ici ! murmura le vieux trappeur dans une dernière étreinte....

—N'emportez-vous pas en revanche une bonne part du nôtre ? répondit gracieusement la jeune femme, en souriant à leur vieil ami....

Pendant les marins avaient fini de virer au cabestan, un coup de sifflet se fit entendre, et l'*Evening Star*, glissant sur les eaux calmes du bas-



L'*Evening-Star* glissait tranquillement sur les eaux.—(Page 172, col. 1.)

sin, au milieu de centaines de navires à l'ancre, gagna la haute mer, où il ne tarda pas à se perdre dans les brumes du couchant.

Un homme avait manqué à ces adieux, c'était John Gilping.... Par une regrettable fatalité, le noble lord n'avait pu quitter la Chambre haute, ce jour-là.... Il était inscrit pour parler le premier contre une surtaxe sur les harengs saurs de Hollande, qu'un ministère sans vergogne voulait imposer pour augmenter les ressources du Trésor dilapidées par sa mauvaise gestion.

Lord Woangow se révéla, ce jour-là, homme d'Etat de la race des Palmerston et des Disraeli. Au lieu d'une taxe, il proposa l'interdiction complète ; il se fit le champion du hareng national, trop longtemps laissé en souffrance ; puis, par une transition habile, il tonna contre l'esprit de Bélial, qui menaçait d'envahir le siècle, prêcha la croisade contre les papistes, dont il demanda la destruction en masse et fit si bien que le ministère, ahuri, ne sachant que répondre, fut mis en minorité.... Gilping, en sortant, fut porté en triomphe par la populace. L'Angleterre pouvait dormir tranquille, un nouvel homme d'Etat lui était né.

Le prince Westchine, en récompense de ses services, fut nommé ambassadeur à Paris. Quant à Luce et à Froter, enrichis par leur dernier exploit et la munificence du comte d'Entraygues, ils ont acheté une magnifique propriété sur la Marne et se sont réfugiés dans les délices de la pêche à la ligne.

LOUIS JACOBLOT

FIN

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE

La *Semaine Religieuse*, de Poitiers, a publié dernièrement une lettre intéressante de l'un des plus anciens missionnaires du Kouang si (Chine) :

« Le 17 février, c'est le jour du 1er de l'an en Chine, et aussi, je crois, dans bien des pays de l'Asie. C'est donc fête chômée ici pour tout le monde, et même pendant plusieurs jours. Dimanche, j'aurai une centaine de convives : toutes les familles chrétiennes viennent me souhaiter la bonne année, qui avec une poule, qui avec un morceau de lard. Personne ne se présente les mains vides ; moi, je fournis le repas ou du moins la cuisine.

« Vous désirez savoir ce que je fais ici depuis vingt-sept ans accomplis que je suis en Chine. Je suis d'abord resté trois ans dans la province du Kouang ton. J'en ai appris la langue tant bien que mal. Puis j'ai été mis à la tête d'un district où il y avait mille deux cents chrétiens. J'en étais chargé depuis dix mois, quand tout à coup il me fallut plier bagages et partir pour l'extrémité de la province du Kouang-si, pour laquelle d'ailleurs j'avais reçu ma destination, étant encore à Paris. Je quittai mon premier district à regret et partis l'esprit rempli d'idées noires. Et cependant, je ne prévoyais pas que je resterais seul dans cette province pendant trois ans consécutifs.... Mais j'étais jeune alors.

« Mon voyage fut long. Je passai dans la province du Kouytchéou et restai six à sept mois dans la capitale. Mon arrivée au Kouang-si fut heureuse : tout le monde me reçut bien, païens et chrétiens. Ce qui me gênait, c'était la langue de ce nouveau pays. Celle que j'avais apprise à Canton ne pouvait plus me servir. Enfin, avec de la patience, j'ai pu en venir à bout. J'ai trouvé, en arrivant, à peu près deux cents chrétiens de race indigène, dont quelques uns même avaient confessé la foi, du temps du vénérable Chapdelaine.

« Je suis resté trente mois sans voir une figure européenne. Je ne pouvais aller au Kouytchéou : toutes les routes étaient interceptées par les rebelles. Ailleurs, je ne savais pas où je trouverais des missionnaires. Enfin, malade et ayant peur de mourir seul, abandonné, je partis pour le Yün-Nân. Six mois après, j'eus la joie d'avoir un confrère. Il est mort depuis longtemps ! Trois autres se succédèrent après lui ; ils sont morts, eux aussi !... Actuellement, nous sommes quatre.

« Je ne vous parle pas de la diminution de la population dans ce pays : ce serait trop long. Si les temps n'étaient pas changés, les chrétiens seraient probablement plus nombreux. Mais nous sommes gouvernés par des païens qui nous détestent cordialement. Les Chinois, par la voie des prétoires, savent tout ce qui se passe en France, excepté le bien ; et les prétoires, abusant de la situation, répandent ce qu'ils savent dans le peuple.

« Un autre obstacle au progrès de la religion chrétienne en nos contrées, c'est l'opium. Ceux qui n'ont pas vu sur place l'abus qui s'en fait n'en peuvent avoir une idée. L'opium abrutit le corps et l'âme ; la paresse qui s'en suit détruit les fortunes acquises, augmentant, par une conséquence forcée, le nombre des voleurs dont la Chine est peuplée. Les fumeurs d'opium n'ont de goût pour rien : tous les remèdes sont sans vertu sur eux ; si quelques uns se corrigent pour un laps de temps quelconque, ce n'est que pour retomber plus bas après. Notez bien qu'ici tout le monde se met à fumer ce poison lent : je connais des enfants de douze à quatorze ans qui fument l'opium comme nous fumons le tabac chez nous. Il y en a même qui le fument au-dessous de cet âge. Presque tous les mandarins fument : tous les prétoires, cela va sans dire.

« Nous avons grand besoin de prières ; notre mission de Kouang si est une des plus pénibles : c'est un mélange de toutes sortes de races, et généralement la foi pénètre lentement, difficilement, dans ces âmes qui sont très abruties. Les hommes, comme je vous l'ai dit, non seulement ne font rien pour nous, mais sont tous contre nous. Notre seul espoir est dans la prière et notre seul appui dans le secours de Dieu.»

MOTS POUR RIRE

On parle souvent de la « Farie Française. »

En France, comme ailleurs, la vraie « Farie » est une belle-mère.

* *

Un convoi funèbre passe dans la rue.

Une dame.—Ne pourrait-on pas savoir qui est mort ?

Un monsieur.—C'est un avocat.

Un passant.—Et il ne dit rien ?

* *

Un ami rencontre X...., comme toujours dans une dèche noire.

—Mais, mon pauvre ami, je croyais que ton oncle t'avait payé tes dettes.

—Mon oncle ! En voilà encore un !

—Pourtant, que voulais-tu qu'il fit de plus ?

—Qu'il mourût !

* *

Au Jardin d'Acclimatation.

Deux horizontales sont arrêtées devant la cage des singes.

—Vois-tu, ma chère, dit l'une d'elles, ces animaux-là sont aussi intelligents que les hommes : il ne leur manque que la parole.

—Et le porte-monnaie !

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE

- DES -

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DE -

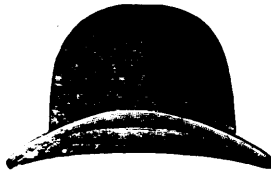
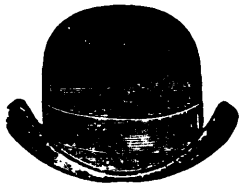
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente partout dans les ETATS-UNIS

ET AU

CANADA

Il est servi à table pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel, il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRANDES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

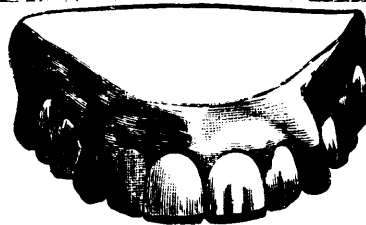
— LE —

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez GEO. TUCKER LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal - Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

qui assurent un traitement sans nuire à la santé

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Formets des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notices, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL 741 11 041

— LA —

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENTE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction,

A. DE MARTIGNY, Directeur Gérant



RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652